

Extrait de la "Revue Française de Psychanalyse"
MAI-juin 1977.

OSKAR PFISTER

traduit de
l'allemand par C. LORIN
(voir p. 546)

L'ILLUSION D'UN AVENIR (I)

TRÈS HONORÉ PROFESSEUR !

C'est avec une particulière gentillesse à laquelle depuis dix-neuf ans déjà je suis accoutumé, que vous avez exprimé le souhait que j'explique et présente publiquement mes critiques à propos de votre petit livre : *L'avenir d'une illusion*.

A cette fin, avec un libéralisme digne de la manière de penser qui est la vôtre, je me mets à votre disposition dans une de vos revues périodiques.

Je vous remercie vivement de cette nouvelle preuve d'amitié qui ne me surprend d'aucune façon.

Vous n'avez tout d'abord fait aucun mystère, ni à moi-même, ni au monde, de votre ferme incroyance, de sorte que votre prophétisation actuelle d'un avenir sans religion ne peut surprendre.

Mais peut-être allez-vous sourire en me voyant considérer votre méthode psychanalytique si féconde comme un instrument merveilleux pour purifier et faire progresser la religion ; mais en ces temps de disette, nous traversons les tourbillons de neige des sentiers de Beethoven pour nous élever vers les hauteurs de Vienne, comme nous le fîmes déjà les années précédentes, empreint de votre esprit, avec bonheur et d'une manière féconde, sans toutefois pouvoir acquérir quelque conviction, dans le vif espoir malgré tout de suivre vos pas.

Votre livre fut l'expression d'une nécessité intérieure, un acte d'honnêteté et de courage. Si l'œuvre titanique de votre vie avait été impossible sans la destruction de l'image des dieux, sans doute l'auriez-vous édifiée dans des Universités ou même des Salles d'Eglise.

Quiconque sait qu'avec respect et ferveur vous servez la science et

(1) L'illusion d'un avenir. Entretien amical avec le Pr-D^r Sigmund FREUD, *Imago*, revue d'application de la psychanalyse aux sciences de la nature et de l'esprit, 1928, vol. XIV, cahier 2-3.

que votre lieu de travail en est le Temple, éprouve une joie immense à travailler à vos côtés.

Mais, pour dire vrai, je vous soupçonne de combattre la Religion précisément à partir de la Religion elle-même. En ce sens, si vous ne la refusez pas, Schiller vous tend une main chaleureuse et fraternelle.

Du point de vue de la Foi, je ne vois aucune raison de joindre ma voix aux hauts cris d'un gardien de Sion.

En effet, celui qui combat pour la Vérité d'une façon aussi marquante que la vôtre, qui lutte avec autant d'héroïsme pour la rédemption de l'Amour et qui se trouve être encore actuellement, qu'il le veuille ou non, d'après la règle évangélique, un véritable serviteur de Dieu, celui qui crée, en élaborant la Psychanalyse, l'instrument servant à briser les chaînes des âmes en souffrance et ouvre les portes du cachot afin que ces âmes se rendent en pays ensoleillé, à cette source de vie qu'est la Foi, celui-là n'est pas loin du règne de Dieu.

Jésus raconte ainsi la parabole pleine de sagesse de deux fils, dont l'un promet de se rendre aux vignobles de son père sans tenir sa parole, mais dont l'autre, insubordonné, récusait les exigences paternelles en exécutant malgré tout son commandement (Matt. 21, vers. 28).

Vous savez combien le fondateur de la Religion chrétienne préférerait le second.

M'en voudrez-vous si, vous qui saisissez les rayons splendides de la lumière éternelle qui se consument en anneaux de vérité et d'amour de l'homme, en dépit de votre prétendue incroyance, je vous vois bien plus près du trône de Dieu qu'un fidèle qui s'acquiesce des cérémonies en murmurant maintes prières et dont le cœur ne s'est jamais enflammé pour le Savoir et le Bien de l'Homme ?

S'il est vrai en effet que tout repose, comme pour les chrétiens fidèles à l'Évangile, sur l'acte de la volonté divine et non sur de plates litanies : « Seigneur, Seigneur » comprenez-vous que je puisse vous envier ?

Mais je m'attaque néanmoins avec vigueur à votre critique de la Religion ; je le fais avec la modestie qui convient à de simples détails, mais aussi avec cette joie que l'on trouve dans l'étude des choses aimées et sacrées, dans le même souci de vérité que votre rigoureux enseignement a promu.

Mais je le fais également dans le fervent espoir que vous éliminez de la Psychanalyse votre désaveu de la croyance religieuse de sorte que celle-là, en tant que méthode et somme de connaissances empiriques, se réconcilie avec celle-ci.

Aussi souhaité-je écrire ici, non contre vous, mais pour vous, car quiconque entre en guerre contre la Psychanalyse lutte pour elle.

De ce fait, je lutte seul à vos côtés, car rien d'autre ne se trouve dans mon cœur que le désir de triompher d'une illusion par la vérité.

C'est un tribunal supérieur qui décidera si c'est vous, avec votre *Avenir d'une illusion* ou moi avec mon « Illusion d'un avenir » qui sera le plus près de l'Idéal.

Nous ne portons ni l'un, ni l'autre, le manteau d'un prophète ; contentons-nous plutôt du rôle modeste des météorologues ; mais les météorologues aussi peuvent se tromper.

Sincères amitiés,
votre
Oskar PFISTER.

I. — La critique freudienne de la religion

I. LES GRIEFS

Dans son petit livre intitulé *L'avenir d'une illusion*, Freud qualifie la religion d'illusion ; cependant, le concept d'illusion est utilisé autrement que dans son acception courante.

D'ordinaire ce concept est empreint d'une idée de caducité et contient en soi une notion de mystification. Cependant, Freud insiste sur le fait qu'« une illusion n'est pas nécessairement une erreur » (*op. cit.*, p. 44) (1).

« Nous appelons illusion une croyance quand dans la motivation de celle-ci la réalisation d'un désir est prévalente et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel » (*op. cit.*, p. 45).

Freud refuse par ailleurs de considérer les enseignements de la religion comme possédant une quelconque vérité (*op. cit.*, p. 47).

On peut fort bien de ce point de vue envisager la religion comme inauthentique. C'est ce qu'indique l'exemple pris par Freud de l'illusion de Christophe Colomb qui crut découvrir une voie nouvelle vers les

(1) Pour ce qui concerne les citations du texte de Freud, on se reportera à la traduction française de Marie BONAPARTE, *L'avenir d'une illusion*, Presses Universitaires de France. (N.d.T.)

Indes. En effet, si celui qui découvrit les Indiens d'Amérique n'y était pas parvenu, il aurait néanmoins ouvert la voie à d'autres chemins. Et le Génois se souvint également que des pensées excellentes et parfaitement réelles peuvent coexister au sein de l'illusion elle-même.

Sans l'observation attentive des surfaces mouvantes de la mer et des formes présumées sphériques de la terre, l'audacieux voyage n'aurait jamais eu lieu.

C'est sur cette coexistence intime de la pensée réelle et du désir que je voudrais attirer maintenant l'attention. C'est ici qu'apparaît le problème de savoir si dans la religion, comme d'ailleurs dans un secteur important de la science, il y a un mélange pur ou bien si, dans les deux domaines considérés, la pensée du réel ne prend pas la peine de faire le départ entre l'explication pure et les désirs ainsi que leur réalisation.

Arrêtons-nous un instant ici.

Je ne souhaite nullement commettre d'indiscrétion et anticiper sur la suite.

Nous ne saurions espérer que Freud ait laissé à la religion un seul autel dont les calices puissent être sauvés. Car il nous rend rapidement sensible l'idée que la religion peut être comparable à une névrose infantile et le psychologue est assez optimiste pour envisager le dépassement de cette phase névrotique. Ce n'est à vrai dire pas certain, mais l'espoir est clairement exprimé.

En tant que névrose, la religion est décrite précisément comme *la névrose obsessionnelle de toute l'humanité* (op. cit., p. 61) dérivant des relations de l'enfant à son père, issues du complexe d'Œdipe.

Ainsi Freud élabore le pronostic suivant : « *D'après ces conceptions, on peut prévoir que l'abandon de la religion aura lieu avec la fatale inexorabilité d'un processus de croissance, et que nous nous trouvons à l'heure présente justement dans cette phase de l'évolution* » (p. 61).

Le point central de la critique se résume dans cette phrase : « *Si d'une part la religion comporte des entraves d'ordre compulsif, telles que seule la névrose obsessionnelle de l'individu en présente, d'autre part elle implique un système d'illusions créées par le désir, avec négation de la réalité, système tel qu'on le retrouve, à l'état isolé, seulement dans la psychose hallucinatoire (1) qui est un état de confusion mentale bien heureux* » (p. 62).

Enfin, la religion est considérée comme une défense culturelle, bien qu'à cet égard on laisse de côté, d'une façon peu satisfaisante, les

(1) Le texte allemand porte *Amentia*, suivant la symptomatologie de l'époque. (N.d.T.)

hommes qui découvrent en elle essentiellement des interdits moraux et un bonheur paradisiaque.

Mais examinons de plus près ces critiques :

2. LA RELIGION EN TANT QU'OBSESSION NÉVROTIQUE

Commençons par évoquer les caractères compulsifs névrotiques que l'on trouve dans la religion. Sans nul doute, Freud, en ce sens, a parfaitement raison et ses découvertes ont apporté une contribution immense à la psychologie de la religion, comme en témoigne également un grand nombre d'expressions de la vie religieuse. Ces arguments sont évidents dans maintes religions primitives dépourvues de représentation religieuse à proprement parler, comme c'est le cas de toutes les orthodoxies. Mais nous savons aussi que telle est la fatalité des religions qui gisent encore dans leur berceau, à l'intérieur duquel l'action du refoulement pulsionnel est puissante, que de prendre essor en un mouvement inexorable vers les progrès biologiques et éthiques de l'humanité.

C'est cependant un destin fâcheux que les choses les plus simples et les plus immédiates soient le plus souvent découvertes par le détour d'extraordinaires curiosités. C'est ce que montrent clairement le développement des religions ainsi que l'histoire des langues et des concepts moraux.

Toutefois, s'il est difficilement contestable que le contenu obsessionnel soit présent déjà dans les toutes premières étapes de la religion, on peut se demander s'il en constitue l'essence même ?

Les traits névrotiques collectifs ne sont-ils pas susceptibles de disparaître sans le moindre inconvénient et mieux, au profit de l'ensemble de la religion, un peu à la manière des têtards qui font le sacrifice de leur queue afin, ensuite, de sautiller librement dans le monde ? La religion progresse ainsi dans le sens du renoncement pulsionnel.

N'est-elle pas le seul exemple de toute notre culture ? Les éléments primaires ne peuvent à eux seuls réaliser un fait culturel.

Se concevoir comme un être purement pulsionnel est au demeurant exclu de la nature humaine, autant par les frustrations qu'impose la nature que par la fête du mercredi des Cendres. Nous ne pouvons douter un seul instant que ce qui est conforme à l'essence du règne animal ne l'est pas pour la nature humaine.

Si on l'entend dans le sens de « naturaliste », le concept de nature est nécessairement appréhendé de façon unilatérale et arbitraire.

Rien ne nous autorise à affirmer que l'état de stagnation dans lequel végète le monde animal soit plus conforme à l'essence de l'homme que ce qui appartient au développement et aux réalisations de la culture.

La nature environnante rend elle-même nécessaire le développement de l'esprit. La culture est toujours le résultat de deux natures. La culture humaine, tant intérieure qu'extérieure, n'est elle-même, du fait de l'état de souffrance et de renoncement, que le développement de la nature humaine.

Si l'on ôte au concept de nature son carcan illusoire, on peut alors observer, dans le développement de la culture, l'intime coexistence des hommes avec le reste du monde, justifiant pour nous la connaissance pour la connaissance elle-même.

Je ne partage pas le point de vue initial de Freud lorsqu'il prétend que les représentations religieuses impliquent fondamentalement un renoncement aux pulsions égoïstes, de la même façon que la névrose suppose le refoulement par l'exclusion des fonctions sexuelles (1).

L'histoire même du stade de l'Œdipe le démontre. La sexualité dépasse ce stade en en faisant un élément intégré aux pulsions du Moi. Isoler une pulsion particulière ne peut être qu'une abstraction. Si l'on songe, en effet, à la pulsion comme étant réellement isolée, si l'on fait abstraction des émotions les plus primitives qui s'y agrafent, on tombe alors d'erreur en erreur. Ce *point de vue organique*, comme je l'appelle, est indispensable à toute compréhension de la genèse des religions.

Toutefois, je ne pense pas qu'il y ait aujourd'hui, sur ce point précis, de divergences entre Freud et moi. Il met en valeur les forces de la libido de la même façon qu'il considère actuellement la fixation pathologique à l'image paternelle comme le déterminant principal de la religion. Il me semble que l'on doit élargir la notion de renoncement pulsionnel à une sphère éminemment plus vaste que celle qui caractérise la religion ; il faut repérer aussi les nombreux chemins où se fourvoient les représentations religieuses.

Ce sont des éléments complexes très différents qui se trouvent à la base, aussi bien du culte des totems que du monothéisme moral et social des prophètes classiques d'Israël, des croyances esthétiques et pacifistes d'Echnaton, en Aton ; bien différents encore de ceux qui sont à l'origine des *conquistadores* espagnols.

(1) Cf. *Actes obsédants et exercices religieux*, traduction française, PUF.

Toutefois, le renoncement pulsionnel qui suscite des refoulements plus ou moins intenses et profonds, est présent naturellement dans toute formation religieuse.

Mais les représentations obsédantes sont-elles toujours inhérentes à la religion ?

Je crois précisément le contraire, à savoir que les obsessions, dans les représentations religieuses les plus élaborées, sont complètement dépassées. Songeons par exemple au christianisme naturel. Jésus oppose résolument son « Commandement » d'amour à ce nominalisme obsessionnel qui inflige un joug si cruel par des cérémonies pénibles et une croyance naïve aux mots.

« *Vous savez que je vous dis ce qu'ont proclamé les ancêtres* » (Matt. 5). C'est en ceci que réside l'action puissante du Rédempteur. Réaliser une telle action ne revient pas à rencontrer une fixation archaïque nouvelle, mais au contraire à saisir la force d'une décision prise en pleine liberté, et conquise grâce à l'amour vainqueur et à la connaissance de la vérité.

En introduisant l'amour au centre de la vie, Jésus surmonta (*Überwunden*) la névrose collective de son peuple, selon les règles les plus élaborées de la psychanalyse ; il s'agit bien entendu d'un amour parfaitement moral. L'idée même de père est pure de tout résidu possible d'attache œdipienne, et nous pouvons constater que toute hétéronomie, tout obstacle, toute entrave sont complètement dépassés.

Ce que l'on exige de l'homme n'est autre que ce qui est conforme à son essence et à sa véritable détermination, c'est-à-dire la réalisation de progrès pour le bonheur de tous et (afin de laisser une place au point de vue biologique) l'assurance d'une santé parfaite pour l'individu et la collectivité.

C'est faire une erreur fâcheuse que de considérer, dans un esprit purement mosaïque, le jugement fondamental de Jésus : « *Tu dois aimer de tout ton cœur, ton prochain comme toi-même* » (Matt. 22, vers. 37) comme une véritable loi.

Seule la forme de l'impératif est conservée. Qui donc ne peut apprécier l'ironie subtile avec laquelle son contenu, la *foi*, dépasse le caractère coercitif de loi par un acte simple, accompli en toute liberté ?

J'ai indiqué, dans un autre ouvrage (1), comment Jésus en a tracé la voie en toute lucidité, mille neuf cents ans avant la psychanalyse de

(1) *Analyt.*, Seelsorge, Göttingen, 1927, p. 20-24. Non traduit en français. (N.d.T.)

Freud (on ne prendra certainement pas cette expression à la lettre).

Je rappelais, dans ce travail, que la paralysie était considérée, non seulement comme un symptôme, mais également comme l'expression d'un conflit moral et religieux et qu'il était de première nécessité de démêler et enfin de dépasser de l'intérieur l'état de paralysie lui-même (*Lahmheit*). Si la croyance aux démons nous frappe par son côté métaphysique, nous pouvons alors la considérer du point de vue neurologique. L'orientation à la fois psychologique et historique en laquelle Jésus fonde l'autorité de la Bible trouve l'approbation des analystes (exemple du jugement mosaïque de la lettre de divorce (*Scheidebrief*), faisant appel à l'inflexibilité du cœur humain) (Matt. 19, 8).

Conçu dans le sens d'amour, mais guidé par des idéaux absolus, le maniement du transfert fait l'admiration de tous les disciples de Freud. Grâce à la passion pour le père tout-puissant, le dépassement d'un amour issu des fixations parentales névrotiques est possible.

Non pas qu'il faille considérer Jésus, ainsi que le ferait volontiers un néophyte impertinent, comme le premier psychanalyste au sens freudien du mot. Mais les traits fondamentaux qui caractérisent le souci qu'il porte à la libération des âmes (*Erlösungsseelsorge*) indiquent avec la même rigueur que celle promue par l'orientation analytique que les chrétiens devraient être honteux d'avoir négligé la mise en valeur des traces de pas les plus remarquables d'un non-chrétien.

Sans doute l'essentiel réside-t-il en ceci : la névrose obsessionnelle dévaste la religion et lui fait violence comme à toute autre représentation de l'esprit humain, maculant ses sentiers merveilleux comme le fit le matérialisme de la psychiatrie d'autrefois.

Nous pourrions nous avancer plus avant encore et énumérer les destructions et la neutralisation des forces par les éléments obsessionnels.

Nous pourrions montrer combien l'idée de père est étrangère à tout symptôme réactionnel au regard de la haine œdipienne. On ne se réconcilie pas avec Dieu par un sacrifice, mais par le témoignage d'un amour fraternel.

Souvenons-nous, à cette fin, que l'amour fraternel, au sens large mais précis du terme, est le repère fondamental, disons l'étoile de l'enseignement chrétien. Souvenons-nous que le but, et le bien suprême de toutes les aspirations, de tous les élans, se trouvent non dans la satisfaction personnelle, mais dans le règne de Dieu, c'est-à-dire le signe de l'amour, de la vérité, de la justice, dans la société universelle, etc.

Seuls, nous ne pourrions que nous fourvoyer.

Ne pourrions-nous en dire autant de la religion d'Echnaton, et

même, en un certain sens, de celle de Bouddha ? N'y a-t-il pas dans les principes du protestantisme, de par la liberté même de croyance et de connaissance autant que par la demande d'amour même, un puissant principe de libération (*Erlösungsprinzip*) et ceci, non seulement au sens où l'on parle de délivrance des obsessions religieuses, mais en tant que traitement universel des obsessions ?

Il est fort dommage que Freud laisse justement de côté les manifestations les plus élaborées de la religion. Du point de vue de l'histoire de sa propre évolution, il n'est pas exact que la religion engendre des obsessions et ligote les hommes à leur névrose. C'est bien plutôt la vie préreligieuse qui crée des obsessions névrotiques, conduisant par la suite aux représentations et aux rites religieux correspondants. La magie qui précède la religion n'est pas encore une religion.

A partir de cet extraordinaire développement de la religion israélo-chrétienne (toujours plus religieux, plus noble, plus moral), de même que du point de vue social et biologique, est née une inspiration religieuse très intense : la révélation. Elle visait à abolir toute obsession, à créer une libération dans des conditions telles (nul n'étant mieux à même de les apprécier qu'un analyste) qu'à travers les avatars du temps, des liens nouveaux se sont forgés qui ont conduit à l'anéantissement des conceptions religieuses archaïques. Nul ne doit ignorer que ce combat de la religion correspond dans le processus d'humanisation, à une véritable délivrance.

Ainsi se sont succédé l'animisme et le naturalisme préisraélite, le mosaïsme, le baalisme, le prophétisme classique puis le nominalisme (celui qui est postérieur à l'exil et qui culmine dans le pharisaïsme) ; la naissance du christianisme, du catholicisme, de la réforme, de l'ancienne orthodoxie protestante, du piétisme et de l'*Aufklärung*, au même titre que leurs prolongements actuels sous forme de diverses obsessions chrétiennes et de systèmes de lutte obsessionnels.

Dans l'état actuel, nous pouvons cependant remarquer que l'individualisme s'est délivré de toute obsession et a fortement imprégné le protestantisme, d'un côté par son pathos social et de l'autre grâce à un travail scientifique critique ; les facultés qui subsistent ne sont nullement à l'origine des idées obtuses. N'oublions pas non plus que la religion ne doit pas se figer en un développement achevé.

Si, à certaines époques de l'histoire, les chrétiens ont rivalisé de cruauté avec les barbares et les sauvages, ce n'était pas la conséquence de leurs principes religieux, mais plutôt de quelques affections névrotiques qui ont, par là même, défiguré et rendu méconnaissable la

religion chrétienne ; certaines recherches et créations artistiques l'ont ostensiblement montré en la déformant de façon outrancière.

C'est en ce sens que je conteste radicalement l'affirmation selon laquelle la religion possède quelque caractère d'une névrose obsessionnelle.

3. LA RELIGION CONSIDÉRÉE COMME CRÉATION IMAGINAIRE DU DÉSIR

Freud, non sans raison, accorde une faveur particulière à la thèse selon laquelle toutes les religions ne seraient que des créations imaginaires du désir. Feuerbach, voici bientôt quatre-vingt-dix années, avança lui-même l'idée que la théologie serait une anthropologie déguisée, la religion étant pour lui comparable à un rêve (1).

Cependant, à travers le microscope de la pensée freudienne, cette hypothèse fut considérablement consolidée et nuancée. Ne nous laissons pas leurrer sur ce point. La mise en évidence des désirs latents, de leurs travestissements pour qu'ils puissent accéder à la conscience, l'avènement de la situation œdipienne, du sadisme et du masochisme refoulés rendent inutiles toutes tentatives de nier les métamorphoses du désir au sein des représentations religieuses.

Mais en avançant ceci, a-t-on rendu compte de l'intégralité de la pensée religieuse ?

Ce mélange diffus des désirs et de la réalité est-il seulement propre à la religion ?

Ou bien est-ce plutôt caractéristique du développement même de l'esprit humain, empli d'espérances toujours amèrement déçues, que d'aspirer dans la religion et la science autant que dans l'art et la morale, à réaliser son *idéal*, en refoulant les désirs grâce aux pensées conscientes et réelles et en mobilisant ces dernières par le désir lui-même.

Mais avant de répondre à ce point particulier, tentons de trouver une issue générale.

Je n'oublierai jamais ces dimanches après-midi, dans le parc ensoleillé du Belvédère à Vienne au printemps 1909, lorsque le P^r Freud, d'une manière si amicale et paternelle, me fit part des écueils qu'il rencontrait dans ses travaux en cours. A cette époque, j'étais prêt à accepter d'abandonner ma fonction de pasteur si la vérité l'avait exigé.

De fait, pratiquer une croyance que notre propre raison réfute ou travestir ses convictions de manière à ménager un petit coin de son

(1) L. FEUERBACH, *Das Wesen des Christentum*, Herausgegeben von QUENZEL, Reclam., p. 40.

âme dépourvu de foi véritable alors que le cœur croit éperdument, était un tour de passe-passe que je refusais d'accomplir ; j'ignore ce qu'il m'aurait fallu transformer de cet état de chose : on n'engage pas ainsi son âme dans l'illusion.

Poursuivons maintenant quelques pas de plus avec Freud. On sait que Feuerbach, lui aussi, eut un certain succès auprès des théologiens par la critique psychologique qu'il fit de l'enseignement religieux (1). Je n'ai bien sûr jamais ignoré que les représentations de Dieu et de l'au-delà sont peintes à l'aide des couleurs magnifiques sur la palette du désir.

Mais lorsque pour la première fois l'occasion se présenta à moi de comprendre combien les traits de l'image paternelle ou d'un prêtre, que sais-je encore, étaient investis par des affects de haine dans les représentations hallucinées que l'on se fait de Dieu, il me fallut alors me rendre à l'évidence que des liens existaient que tout le monde peut constater ; seulement aussi intéressant que cela pût m'apparaître, il me fut impossible de me résoudre à accepter cette découverte, aussi déconcertante qu'inattendue (2).

Je savais pourtant depuis longtemps que le désir d'un créateur se reflète dans ses propres représentations. On peut voir ceci par exemple dans l'image de l'au-delà des Esquimaux, qui l'imaginent peuplé de baleines, ou dans les lois de la chasse au scalp chez les Indiens, ou encore dans les salles de lutttes des guerriers allemands où l'hydromel coulait à flots. Il en va de même des représentations piétistes du ciel conçu comme un oratoire, ou encore de l'au-delà chez Goethe où se joue le dernier verdict moral.

Mais la déesse Némésis voulut que les arguments avancés par les détracteurs de Dieu que j'avais en analyse soient très souvent empreints de leurs désirs propres. Quel est l'analyste qui n'a jamais eu l'occasion de rencontrer des athées dont l'incroyance n'est qu'une forme déguisée du meurtre du père ? De fait, je ne puis accorder créance à l'idée que l'on s'autorise à récuser la religion en la réduisant à une simple création imaginaire du désir.

Précisons maintenant notre approche en abordant la nature des désirs qui sont à l'origine des formations religieuses. Il nous faut admettre qu'initialement, ces désirs sont pour une bonne part de nature égoïste. Mais en est-il autrement dans les sciences ?

(1) O. PFEIDERER, *Geschichte der Religionsphilosophie*, 3. Aufl. 449.

(2) O. PFISTER, *Die psychoanalytische Methode*, 3. Aufl. 222 f.

Pouvons-nous, par ailleurs, attendre de la part des « primitifs » une soif de connaissance qui soit complètement désintéressée ? Nous observons déjà chez ces hommes dits « primitifs » combien le besoin moral (*sittliche Bedürfnis*) est présent et actif à l'intérieur des cultes et des croyances : ainsi par exemple le besoin de réparer un préjudice quelconque, ou encore les désirs de mort à l'endroit du père.

Développement des religions et progrès moral s'articulent et s'élaborent de concert. De plus en plus, les désirs purement « égoïstes » sont abandonnés ; même lorsqu'un retour à quelque pensée égoïste se fait à quelque moment sentir, il y a toujours quelques signes ou indices de la disparition complète des instincts primaires et asociaux.

Les prophètes classiques d'Israël renoncèrent à toute hypothèse d'un au-delà eschatologique. Les œuvres qu'ils ont accomplies et les espoirs qu'ils mirent en leur peuple le montrent bien.

L'Évangile condamne sévèrement les désirs et les passions et Jésus, dans une lutte de chaque instant, perpétue cette condamnation par la tradition elle-même avec d'autant plus de vigueur.

L'appât du gain, les idées racistes, les représentations fantaisistes et érotiques de l'au-delà sont refoulés.

Du point de vue de la psychanalyse, l'obsession de l'argent est plus intégrée et empreinte de plus de sagesse que dans la philosophie rigoriste de l'impératif catégorique où l'amour se trouve de fait laissé à l'écart. Ce que Jésus revendique au nom de la religion, c'est un combat contre l'égoïsme le plus primaire, alors qu'en toute sagesse, il ne condamne pas le masochisme que pratiquaient les tenants de l'ascétisme.

Douceur et humilité, abnégation et renoncement aux richesses, dévouement de toute une vie consacrée à la recherche du bien moral le plus haut, bref toutes ces attitudes existentielles sont diamétralement opposées à des idées de convoitise et de concupiscence chez l'être humain ; ainsi l'exigent les disciples du crucifié de Golgotha.

Cette façon de vivre est l'expression d'une haute conception de la nature humaine. La victoire n'est acquise qu'au prix de grandes douleurs et de profondes détresses et non grâce à l'activité des plus bas instincts.

A partir de ce réalisme idéal en train de naître, peuvent alors s'élaborer une anthropologie et une cosmologie intuitives et de grandes valeurs. Dans la prière de Jésus, tout ce qu'il pouvait y avoir d'égoïste a disparu et la quête elle-même du pain quotidien, qui n'est qu'un minimum pour survivre, n'est plus égoïste. Les idéaux de la morale universelle se sont rendus maîtres de ses instincts, et l'acte de soumission

à la volonté de Dieu (que l'on exprime par : « Que ta volonté soit faite ») en reste le point le plus élaboré.

Il n'en est pas ainsi des bouddhistes et de leur « absence de désir », que l'on ne peut cependant réduire à de l'introversion pathogène.

Il est parfaitement faux, comme on le fait parfois, d'affirmer que d'après la conception chrétienne la seule parmi les autres, l'au-delà apporterait tout ce à quoi les chrétiens ont renoncé.

C'est dans l'au-delà de l'Islam et non celui conçu par les chrétiens que le renoncement au plaisir sexuel se trouve récompensé. Jésus insiste expressément sur le fait que tout espoir de réaliser quelques sentiments terrestres est exclu du monde d'après la mort (Matth. 22, vers. 30).

Dans l'image qu'il donne de son idéal le plus élevé, c'est-à-dire du royaume de Dieu, la terre est considérée comme le théâtre du monde, et les valeurs religieuses, les valeurs idéales et les biens moraux n'ont rien à voir avec quelque désir issu des instincts sexuels.

Mais, objectera-t-on, la religion n'a-t-elle pas pour fondement des désirs d'un ordre plus supérieur encore ? Je réponds à cela qu'il faut s'entendre sur la différence que l'on fait entre le désir et le dogme lui-même.

Dans l'hallucination, par exemple, le désir fait irruption sans tenir compte du réel. C'est ainsi que Freud a expliqué les phénomènes relatifs à la réalisation du désir.

De nombreux phénomènes religieux ont accordé une existence réelle à des illusions issues du désir.

Mais personne ne songe à prétendre que le désir doit obtenir satisfaction d'une manière aussi pernicieuse (*illegitime Weise*). Il est fort possible de réaliser ses désirs en les conformant à la réalité.

Jésus éprouva le commandement d'amour qui venait ainsi contredire la tradition sacrée. Il nous est possible de repérer le moment où il crut pouvoir faire coïncider les revendications qui étaient l'expression d'une demande intérieure avec tous les Commandements de Moïse (Matth. 5, vers. 17-22).

⚡ Mais nous l'avons vu, cette explication n'a pas été comprise partout de cette façon (vers. 27 ff., 33 ff., 38 ff.). Il fallait arriver à une rupture franche. Cette nécessité morale intérieure provient ainsi de Dieu lui-même. Elle naît de l'amour et c'est pour cela que Dieu apparaît comme un Dieu aimant et non plus comme le Dieu sévère et jaloux de l'Ancien Testament.

Ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, la Thora est

dépourvue de tout élément obsessionnel et anxiogène. Mais nous suivons alors le chemin du dogmatisme si nous nous avisons de traduire un processus que Jésus a vécu de façon intuitive et créatrice avec des termes scientifiques abstraits ; l'énoncé du dogme n'est d'ailleurs pas : « Je désire telle chose, par conséquent ce désir va nécessairement se réaliser. »

C'est bien plutôt l'inverse dont il s'agit, à savoir : telle chose existe. Comment dois-je développer mon esprit, dans le champ du réel, afin que cette chose soit intelligible et puisse se réaliser, c'est-à-dire puisse exister réellement ? Le dogme s'élabore à partir de choses qui existent et dont la réalité est reconnue et garantie comme telle. Il peut naître aussi d'hypothèses élaborées à partir d'observations réelles et résulter d'une nécessité logique et originaire. Assurément, les sciences de la nature avec leurs hypothèses complétées et confirmées par la théorie, suivent un chemin semblable.

Il s'agit ici d'un problème concernant l'existence des choses à partir desquelles s'élaborent d'autres éléments réels. Dans le dogme, au contraire, l'issue dernière est un jugement ou un impératif. C'est ainsi que Kant par exemple, considère le « tu dois » catégorique de la même façon que le théorème d'Archimède (*als den archimedischen Punkt*) qui devient dès lors une véritable loi.

En ce qui me concerne, je mets sur pied une éthique tout à fait différente ; aussi bien du point de vue psychanalytique que sociologique, elle s'est véritablement imposée à moi. Elle consiste en la vocation d'aimer son prochain, de s'aimer soi-même ainsi que l'idéal absolu.

Par cette élaboration d'une éthique qui procède de particularités proprement humaines du fait de l'idée de devoir qui s'y agrafe, j'ai pu conclure à l'existence d'un absolu, surgissement originel de l'être, du devoir et de toutes les valeurs.

Cette démarche philosophique n'est pas fondamentalement différente de celle préconisée par Jésus qui vécut sa foi en Dieu de façon purement intuitive. Dans cette perspective, il va de soi qu'on sacrifie certains désirs ainsi que notre *besoin* de connaître une certaine réalité.

Mais ce qui fonde cette vocation d'aimer, dans le sens le plus spirituel du mot, est-ce complètement opposé à la pensée elle-même lorsque cette vocation est empreinte d'intelligence et de don de soi ?

Par ailleurs, le problème est de savoir si l'imagination symbolique (*die sinnbildliche phantasie*) n'est pas, au sein même de la science, le support camouflé, un peu comme dans une charade, d'une connaissance

réelle ? La pensée scientifique, de façon dissimulée mais significative, ne fait-elle pas aussi usage des hérauts de l'anthropomorphisme ?

Examinons ce dernier problème.

Je me souviens encore de la joie profonde qu'il me fut donné d'éprouver à la lecture de cette étude remarquable de Robitsek, parue au cours de la première année d'*Imago*, sur la création scientifique du chimiste Kekule von Stradowitz.

La formule du benzène et la théorie sont nées de la visualisation d'un phantasme où apparaissaient des couples en train de danser et des serpents. Au réveil, la compréhension du problème devait confirmer le rêve. Il nous faut nous méfier de ne pas prendre d'emblée les représentations primitives que, penseurs matérialistes du xx^e siècle, nous considérons comme fantastiques, pour des productions imaginaires du désir.

Quel désir peut bien être à l'origine de la pensée d'un sauvage qui supposait l'existence d'animaux vivants dans de l'eau bouillante ? Ce sauvage n'était-il pas sur le point d'expliquer ce bouillonnement pour lui inconnu de l'eau frémissante, en le rapportant à quelque chose qu'il connaissait déjà, c'est-à-dire aux mouvements de l'eau qui sont selon sa conception, produits par un animal caché ?

Et quand bien même puissances et caractères anthropomorphiques se trouveraient projetés sur les phénomènes et les processus naturels ? Tout ceci est-il pour autant spécifique à la religion ? Ne retrouvons-nous pas tous ces processus qui reposent fondamentalement sur des constatations analogiques au sein de l'Olympe des Sciences et même de doctrines philosophiques très orthodoxes. Nous utilisons les notions de *puissance*, de *causes*, d'*action*, de *loi*, et de nombreux autres concepts dont le sens s'est considérablement alourdi au cours des temps par la théorie de la connaissance ; nous les utilisons même lorsque nous découvrons qu'ils sont empreints de toutes sortes d'anthropomorphismes. Le concept de *censure* par exemple n'est-il pas un de ceux-là ?

L'histoire des sciences est un combat permanent contre l'anthropomorphisme et contre n'importe quelle autre projection inadmissible du connu sur ce qui est inconnu. Pourquoi donc la religion et la théologie devraient y faire exception ?

Mais le problème est de savoir, donc, si la théologie dont l'objet précis est la religion, conserve des attaches enracinées au stade du désir. S'il en était ainsi je craindrais sérieusement (ou devrais-je l'espérer ?) qu'elle partage le sort lamentable d'une science parmi d'autres sciences comme c'est le cas des sciences de la nature et de l'histoire. Je puis

assurer que tel est le cas de la philosophie (1), et bien que l'on puisse accorder beaucoup plus d'objectivité aux sciences exactes, il leur manque malgré tout ce que l'empirio-criticisme, avec tant de passion mais sans succès, rechercha, à savoir l'expérience pure, débarrassée de tout élément appartenant à la subjectivité de l'homme.

L'observation scientifique se limite à un point de vue relativement étroit dans la mesure où elle ne tient compte que des éléments de prime abord les plus visibles, les plus éclatants, mais qui ne représentent en fait qu'une mince surface de tout l'ensemble. Les couleurs se réduisent aux vibrations de l'éther et l'on se refuse de préciser que l'éther est un concept de recours plutôt douteux ; quant aux sons, on les présente comme des vibrations de l'air dont les combinaisons sont à l'origine des mélodies ou des symphonies ; mais celles-ci n'ont pas leur place en tant que réalité, dans l'univers des sciences.

Au cours de milliers d'années d'expérience et de réflexion, l'atome fut considéré tout simplement comme de minuscules portions de réalité, parfaitement immuables. Il servit de support à des conceptions du monde prétendument scientifiques et, en l'espace d'un jour, le voici jeté au marécage, tel un morceau de charbon, et transformé en un autre élément.

La critique scientifique contemporaine considère les lois de la nature comme un produit du désir, mais dont le processus est toujours le même lorsque les conditions de réalisation sont les mêmes. Imaginez la perplexité d'un constructeur de ponts ou de machines s'il en était subitement autrement !

Si le point de vue des sciences critiques contemporaines a quelque chose de révolutionnaire et conduit à quelques certitudes, il réside dans le fait que nous pouvons comprendre combien nous sommes restés embourbés jusqu'au cou dans l'univers des désirs ; le pragmatisme que nous rejetions autrefois en rechignant avait au moins ceci de bien qu'il mettait à jour l'intérêt pratique que portaient les Américains à la jouissance et à l'abondance dans la réalité, c'est-à-dire le fondement même du désir de connaître.

La théologie a montré de façon remarquable qu'elle mettait tout en œuvre pour abandonner les *pensées du désir*. Je crois être en mesure de fournir la preuve de tout ceci, de manière adéquate, à la fin de cet amical débat. De fait, la religion, de même que la théologie, a réalisé

(1) Cf. mon essai intitulé *Pour une psychologie de la pensée scientifique*, Bern und Leipzig, Bircher, non traduit en français. (N.d.T.)

les sacrifices les plus douloureux et les plus décisifs pour ce qui concerne le problème des désirs.

Il n'est pas question de développer ici le point de vue selon lequel la religion, tout à ses débuts, pouvait concevoir de manière fertile un savoir sur la nature elle-même et le système des valeurs. Celui qui tourna en dérision la conception du soleil que Josva s'imaginait immobile, aurait bien dû tenir compte du fait que l'idée d'un ordre clos et stable de la nature n'existait pas encore à cette époque ; cette idée entra dans les sciences environ deux mille cinq cents ans plus tard jusqu'à ce qu'elle perdit très rapidement tout crédit, ce qui fut un événement considérable.

La chrétienté, pendant très longtemps, s'est insurgée de manière excessive contre Copernic et contre la théorie du développement. Elle finit néanmoins par s'en accommoder ; nous ne devons pas lui en vouloir de n'avoir pas pris part à toutes les modes scientifiques du jour. Un nombre élevé de savants et de scientifiques réputés n'éprouvent à l'heure actuelle aucune difficulté à concilier science et religion, pendant que des pseudo-intellectuels s'entretiennent autour d'une bière du problème de l'incompatibilité de la religion et des sciences.

De fait, rien n'est prouvé concernant le problème de la vérité (*Wahrheit*) ou de la non-vérité de la religion (*Unwahrheit*).

Mais qu'en est-il, de fait, des contradictions de la pensée religieuse ? J'ai précédemment évoqué l'effort sincère que réalise la théologie actuelle pour les dépasser. Il est certes difficile de dire si elle y est parvenue ou non, mais je crois être personnellement arrivé à une religiosité telle que je me sens maître de ces contradictions, même si, fondamentalement, il reste des énigmes encore irrésolues, comme c'est le cas dans tous les domaines de la pensée humaine.

Seulement, je retourne maintenant la critique et pose la question de savoir si la science expérimentale n'est pas elle-même pleine de contradictions, énormes et flagrantes. Mais ce n'est pas mon propos de démontrer ici l'invalidité de concepts comme celui d'*éther* par exemple, qui devrait soi-disant être un corps matériel bien que ne possédant pas d'atome, éther qui, néanmoins est salué par les chercheurs comme un véritable seigneur auquel on fait d'obséquieuses révérences (1).

(1) Note du Traducteur :

On comparera avec intérêt l'écriture élogieuse du poète Hölderlin qui arborise des rosaces de mots autour de la figure du père avec la réflexion critique et nuancée d'EINSTEIN. Ce dernier écrit dans *L'éther et la théorie de la relativité*, Gauthier-Villars, p. 7 :

« L'effort d'établir l'unité dans notre conception de la nature des forces conduit à l'hypothèse de l'éther... Mais ni Maxwell, ni ses successeurs ne réussissent à imaginer un modèle mécanique

Peut-être n'est-ce qu'une simple impression mais je trouve que les chercheurs, psychologues et biologistes, comme par exemple B. Herbart et Wundt, ne portent guère d'intérêt aux travaux philosophiques autres que ceux qui abolissent les contradictions des concepts expérimentaux qu'ils utilisent, et qui sont en accord avec les concepts élaborés à partir de l'expérience.

Nous devons par ailleurs faire preuve d'indulgence, autant pour ce qui concerne la religion des gens incultes que pour celle des théologiens.

Mais puisque Freud ne veut pas discuter de ces différentes contradictions et qu'il se résigne à rendre compte de la plupart des enseignements religieux d'une façon irrécusable, sans démonstration, je me refuse moi aussi à plaider, dans ce cas précis, pour la *pensée du réel*.

Lorsque l'on songe combien la science contemporaine en ce qui concerne la sphère des choses dont on peut prouver réellement l'existence, s'est mise à penser avec beaucoup de modestie, on peut comprendre alors que, pour le problème qui nous intéresse, il nous faut faire preuve d'une grande prudence afin de ne pas exiger des autres des facultés qu'il est impossible d'acquérir par soi-même et de leur reprocher ensuite ce que nous ne pourrions réaliser nous-mêmes.

On remarquera la réserve exemplaire avec laquelle Freud avance les preuves de ce qu'il expose dans ses théories. Mais, nous devons également nous garder d'accorder une trop grande créance à la pensée una-

pour l'éther... (plus loin)... On peut admettre l'existence de l'Ether mais il faut alors renoncer à lui attribuer un état de mouvement déterminé, c'est-à-dire il faut le dépouiller par l'abstraction de son dernier caractère mécanique que Lorentz lui a encore laissé. Nous verrons plus tard que cette façon de voir est justifiée par les résultats de la théorie de la relativité générale. »

La perception du poète conduit à ce panégyrique *An den Ather (A l'Ether)* :

*O Ether paternel jamais ni homme ni dieu ne m'a témoigné tant de dévouement, de tendresse !
 Avant même que ma mère m'eût serré dans ses bras, avant que ses seins m'eussent allaité,
 tu m'enlaçais avec tendresse, tu versais le premier dans ma poitrine naissante
 en même temps que le souffle sacré, ton céleste breuvage.
 La nourriture terrestre à elle seule ne fait pas grandir les êtres.
 C'est toi qui les nourris tous de ton nectar, ô Père !
 Et l'air vivifiant, jailli de ta plénitude éternelle,
 afflue et ruisselle dans tous les vaisseaux de la vie.
 Aussi tous les êtres t'aiment, te cherchent, s'élancent vers toi,
 sans se laisser jamais, au cours de leur heureuse croissance.
 Ether céleste ! n'est-ce pas toi que la plante cherche du regard ?
 Toi vers qui l'humble broussaille tend ses bras timides ?
 C'est pour te rejoindre que la semence captive brise son enveloppe,
 c'est pour se baigner dans ton onde vivifiante que la forêt
 secoue son manteau de neige, comme un vêtement importun.
 Les poissons eux-mêmes montent à la surface des eaux et bondissent avides,
 hors du miroir scintillant du fleuve, comme s'ils voulaient eux aussi
 quitter leur berceau pour s'élancer vers toi. Et les nobles animaux terrestres
 sentent des ailes leur pousser chaque fois que le puissant élan
 de leur secret amour pour toi les saisit, les soulève...*

nime des savants, eu égard à la sagesse et à la validité de leur savoir.
« *Ce n'est souvent que l'effet d'un phénomène de lassitude et il est bien possible que les pas du fossoyeur se trouvent déjà juste devant la porte.* »

Si nous considérons cet état de choses, qui fait apparaître, à la réflexion, notre activité scientifique réelle comme opposée à une passivité quelque peu douteuse, nous devons néanmoins nous mettre en garde contre tout danger de « tricherie ».

On ne peut tirer de conclusion positive sous l'influence de la *pensée du désir* pas plus qu'en laissant voix à toutes sortes de contradictions ; bien au contraire, on diminue toute chance d'y accorder quelque crédit.

De même, on ne voit pas pourquoi nous créerions une sorte de banque des sciences en considérant tous les autres biens culturels comme quelque chose de superflu.

Nous reparlerons de ceci ultérieurement.

Sans aucun doute Freud a raison, en ce qui concerne certaines formes de religion, de montrer l'existence d'états confusionnels et hallucinatoires. Toutefois, les troubles sont-ils présents dans toutes les formes de religiosité ? Cela ne me semble absolument pas être le cas.

Le Grand Maître paraît, encore une fois, n'avoir présents à l'esprit que quelques cas particuliers à partir desquels il généralise. Je pense en effet qu'il fut un hôte plutôt rare dans la fréquentation du culte protestant et qu'il a d'ailleurs assez peu honoré la théologie critique de sa présence.

Quant à nous, analystes, qui nous occupons pour la première fois avec beaucoup de sérieux de la psychologie des génies créateurs, nous n'ignorons pas bien sûr que derrière les désordres hallucinatoires peuvent se dissimuler toutes sortes de choses très importantes et très profondes. Lorsque saint Paul affirme que le Sermon de la Croix est une invraisemblance pour les païens (1 Cor. 1, vers. 23), ce n'est nullement pour Freud un contre-argument (1). Je préfère, quant à moi, l'esprit du feu, créateur dionysiaque ou apollinien qui verse ses révélations non comme on le fait d'une lie décantée, mais comme d'un vin doux fermenté et ceci m'est beaucoup plus précieux qu'un savant réaliste qui consume toute sa force de vie en jonglant de façon stérile, pédante ou précieuse avec des concepts. Le pouvoir de la raison (2) n'est pas indispensable lorsqu'il s'agit de l'évaluation des valeurs. La jeunesse, en proie à ses passions, avec ses extravagances et ses folies (3)

(1) C'est-à-dire que, selon Pfister, Freud n'a rien dit de plus que saint Paul. (N.d.T.)

(2) *Vernunftigkeit*, c'est-à-dire textuellement, la raisonnable. (N.d.T.)

(3) Assonance entre *tollheiten* et *torheiten* en allemand. (N.d.T.)

a devancé de bien loin la *sagesse* des adultes. Pour ce qui concerne le *boire* et le *manger*, nous ne pouvons attendre des maîtres en physiologie qu'ils aient fini de se livrer à l'analyse des produits alimentaires et qu'ils aient achevé d'élaborer leur propre théorie de l'alimentation pour que chacun trouve sa satisfaction. De même, les bains et les thermes ont été efficaces pendant des siècles, bien avant la découverte du radium et du principe même de la thérapeutique.

Est-il en ce sens impensable que dans le domaine de l'esprit il en soit de même et que la connaissance des causes vienne bien après l'expérience pratique ?

Il me faut en fait préciser qu'au sein du protestantisme actuel, qui inaugure une critique véritablement rigoureuse et pénétrante, nous ne gardons que bien peu de chose des restes de la frénésie platonicienne et du *skandalon* paulinien (1).

De la place où je suis, je ne puis faire autrement que de suivre scrupuleusement le *principe de réalité*, avec une inflexible rigueur quitte à perdre, non sans respect d'ailleurs, les mailles les plus importantes de la trame conceptuelle des sciences.

N'oublions pas cependant ceci : toute hypothèse scientifique est susceptible d'être récusée. Dans les problèmes pratiques dont les réponses sont tout à fait essentielles pour la vie de chacun, il faut avoir une opinion, même dans le cas où il n'existe pas de preuves exactes.

Comment d'ailleurs pourrions-nous fonder une famille ou acquérir un métier, etc. ?

Il existe, au sein de la religion, une grande confiance, mais gare à celui qui se marie ou choisit un métier poussé uniquement par ses propres désirs, et qui admet une croyance religieuse sans tenir exactement compte de la réalité !

4. LA RELIGION CONSIDÉRÉE COMME ENNEMIE DE LA PENSÉE

Il m'est absolument impossible d'approuver la thèse selon laquelle la religion puisse en soi être ennemie de quelque chose ou de quelqu'un.

Freud écrit : « *Demandons-nous sur quoi se fonde leur prétention à notre croyance, nous recevons trois réponses qui s'accordent remarquablement mal entre elles. En premier lieu, ils méritent créance parce que nos*

(1) Le mot *skandalon* est un mot grec traduit de l'hébreu *mikchöl* qui signifie obstacle, piège où l'on trébuche, pierre d'achoppement.

Il s'agit ici du danger de pécher, c'est-à-dire d'un acte extérieur susceptible de fournir au prochain l'occasion d'une faute. (N.d.T.)

premiers ancêtres y croyaient déjà ; en second lieu, nous en possédons des preuves qui datent justement de ces temps primitifs et se sont transmises jusqu'à nous ; en troisième lieu, il est en tout cas défendu de poser la question de leur authenticité » (*L'avenir d'une illusion*, NRF, p. 37).

Admettons que des arguments aussi aberrants puissent néanmoins être avancés ici et là, quel chrétien, quelque peu instruit de la question, pourrait de nos jours se laisser ainsi influencer ?

Assurément pas nous qui sommes protestants. Car de même qu'Homère ou Aristote portèrent à leur époque l'anathème, nous critiquons aujourd'hui la Bible et les dogmes d'une manière éminemment vigoureuse. En ce qui concerne les catholiques, ils mettent en valeur leur dogmatique et, à tout le moins, leur propre apologétique et, non sans pertinence, proposent de souligner les contradictions qui se tapissent au sein de la raison elle-même. En tant que philosophe, il est de notre ressort de contester la logique de leur pensée, mais en tant que disciple de Freud, je prétends qu'il ne s'agit là que d'une *rationalisation* et je pense, en tant que protestant cette fois, qu'une partie importante de cette pensée se trouve condamnée comme par une sorte de *lettre de cachet* (1). La religion n'en reste pas moins une discipline de l'esprit qui mérite que nous lui portions toute notre attention.

Nous, protestants, savons fort bien ce que nous devons à la pensée qui est l'essence même de notre religion pour assurer une marge d'interprétation qui soit suffisamment large.

Si Luther n'avait accordé à la raison la place qui lui revient, faisant de lui à la fois un théologien et un penseur scientifique, il ne serait alors jamais devenu réformateur. De même Zwingli (2) appartient à l'école humaniste et ceci est à l'origine non seulement de sa clémence et de sa piété mais aussi de sa lucidité. De même, l'étrange et subtil inquisiteur de Genève que fut Calvin réalisa une synthèse de la pensée juridique et de la théologie, constituant ainsi une véritable forteresse. La religion

(1) En français dans le texte. (N.d.T.)

(2) *Ulrich Zwingli* (1484-1531) est un réformateur suisse. D'abord maître ès art, il devint curé de Glaris, il entra en relation avec Erasme. Très patriote, on sait qu'il combattit à Marignan. En tant que chapelain du pèlerinage d'Einsiedeln (1516) il s'éleva contre les pratiques superstitieuses. Lorsqu'il fut prédicateur de la Collégiale de Zürich, il critiqua le pape et la Curie, et peu à peu l'ensemble de la doctrine, exigeant le recours exclusif à la Bible, l'usage de l'allemand en liturgie, le rejet du magistère de Rome. En 1523, le Conseil de Zürich se rangea à ses côtés. Son influence s'étendit à la Suisse et à l'Allemagne du Sud. Son *De vera et falsa religione commentarius* (1525) eut une immense influence.

Le *zwinglianisme* se caractérise par un humanisme et un radicalisme étrangers au luthérianisme.

Pour Zwingli, le baptême et la Cène ne sont plus que des cérémoniaux.

Il se heurta à l'opposition des cantons suisses catholiques et fut tué au cours de la bataille de Kappel. (N.d.T.)

des réformateurs résulte par ailleurs de la pensée d'auteurs qui étaient rompus aux disciplines scientifiques.

La nouvelle théologie, par des réfutations percutantes, a réalisé et réalise encore actuellement des choses considérables ; par son esprit rigoureux et son sens du réel elle est consciente d'être au service de la religion.

En tout cas, il n'a jamais été interdit, dans mon entourage, de méditer sur toute chose concernant la religion. En tant que prêtres protestants, nous exigeons au contraire de nos disciples qu'ils soient en mesure de critiquer leur propre pensée. Une telle initiative et une telle liberté vont de soi lorsqu'il s'agit de pasteurs d'âme ; mais c'est aussi le fait de nombreux *conservateurs* que je connais personnellement. Il nous arrive de consoler des gens en proie à l'angoisse et qui traversent les vicissitudes de la croyance, certains que Dieu aime aussi celui qui doute (de sa foi) avec une sincérité profonde. Pour ce qui nous concerne, nous savons qu'une croyance solidement établie, fruit d'un acte de réflexion, a incomparablement plus de valeur qu'une croyance simplement reçue et subie.

Nous exigeons que la pensée soit libre et nous la protégeons afin d'élaborer une religion véritablement adulte (*Religion der Erwachsenen*).

Pour Freud, la pensée est affaiblie par la religion. Il s'empresse cependant de préciser que l'influence des interdits de la pensée religieuse n'est pas aussi prégnante qu'on peut le supposer. Quoi qu'il en soit, il soutient qu'il est préférable de promouvoir une éducation qui soit débarrassée du doux poison de la religion. Cependant, l'histoire n'a-t-elle pas montré de façon incontestable que de nombreux esprits profonds et libres ont prodigieusement enrichi la vie spirituelle de l'humanité en approuvant simultanément les points de vue de la science et ceux de la religion, au sens où celle-ci est l'expression de sentiments profonds.

Je ne peux croire Freud lorsqu'il en arrive à prétendre que ces hommes auraient créé des œuvres aussi grandioses s'ils n'avaient rien eu à faire avec la religion. Songeons à des médecins comme Hermann Lotze, Wundt, Kocher, des physiciens comme Descartes, Newton, Faraday, Robert Mayer, des chimistes comme Oswald Herr, Darwin, Pasteur, K. E. von Bär, des mathématiciens comme Leibnitz, Pascal, Gaub, des géographes comme Ritter, des historiens comme Johannes von Müller, Carlyle, Niebuhr, L. von Ranke, des hommes d'Etat comme Lincoln, Gladstone, Bismarck, des philosophes tels que Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Herbert, Ruskin, Euchen, Bergson, des

poètes comme Goethe, Schiller, Ruckert, Bitzius, Gottfried Keller, K. F. Meyer, Geibel... Voici, au fil de la plume, une liste de noms très célèbres qui, bien qu'ils eussent la foi en Dieu, ne présentèrent aucun déficit des facultés de l'intelligence ! Je ne vois vraiment pas ce qui autoriserait une telle supposition car leur pensée ne serait pas parvenue à s'épanouir en des œuvres aussi fondamentales s'ils n'avaient côtoyé l'univers de la religion.

Du point de vue du sentiment religieux, quelques-uns des auteurs ci-dessus, eu égard à leurs exploits intellectuels, dépassent de loin bon nombre de croyants ; on aurait pu supposer le contraire, s'il est exact qu'un danger d'aliénation plane au-dessus de quiconque s'occupe de religion.

Nous pourrions maintenant montrer que depuis longtemps et jusqu'à un passé récent, les hommes de sciences les plus éminents parvinrent, justement grâce à leur propre pensée, à la certitude et au vraisemblable de l'existence d'une volonté créatrice du monde (par exemple : Einstein, Becher, Driesch).

Mais ce n'est pas sur leur autorité que nous parviendrons à fonder la vérité de la religion. Freud souligne le fait qu'on fait tort, chez l'enfant, à sa soif de savoir (*Denkdrang*) en répondant au problème de l'origine des choses de la nature par une preuve succincte de l'existence de Dieu. Je partage son avis mais j'aimerais savoir si le résultat est fort différent lorsqu'on prétend que c'est la nature qui a créé les choses.

Les enseignements de la religion nous expliquent comment Dieu, grâce à l'action des hommes, parvient à se réaliser dans tout acte de la nature. J'ai parfaitement conscience de la façon dont ma pensée, grâce à la religion, s'est épanouie et enrichie.

Un nombre considérable de problèmes ont surgi à ce moment, concernant la pensée elle-même, problèmes que nous nous devons bien entendu d'étudier de près dans la mesure où nous ne souhaitons pas jouer à l'autruche dans la vie. Des personnages historiques importants se sont présentés à moi et j'ai pu élaborer le sens de la grandeur et de la nécessité d'une morale.

Quelle perte lourde et irremplaçable ce serait pour moi si je me voyais dessaisi des souvenirs religieux de ma vie ! Cependant j'ai toujours été agacé qu'on présente la Bible comme l'expression d'une parole infaillible de Dieu. Je me souviens fort bien du jour où, vers l'âge de 12 ans, j'ai couru au musée zoologique juste après la lecture du paragraphe consacré au Déluge, dans le but de comparer la mesure des dimensions de l'Arche qui y était décrit avec celle de l'arche que je voyais derrière la vitrine

du musée. J'ai inventé à partir de ce jour une véritable théorie infantile de l'évolution, en adoptant, dans le même temps, une attitude sceptique envers la Bible, attitude qui se transforma ultérieurement en une libre critique.

Mais pour ce qui concerne la proposition freudienne d'élaborer un enseignement dépourvu de religion, nous savons qu'elle fut depuis longtemps et très fréquemment préconisée par les groupes communistes eux-mêmes. Toutefois, au cours de mes analyses, j'eus très souvent l'occasion de m'intéresser à des gens dépourvus d'éducation religieuse ; il m'est impossible de prétendre avoir trouvé en eux plus d'intelligence, ou d'avoir entrevu un développement supérieur de leur faculté de penser pour autant que j'aurais pu reconnaître parmi des philosophes comme Karl Vogt ou Moleschott, ou encore Häckel, c'est-à-dire parmi tous les détracteurs de Dieu, des individus supérieurs.

L'histoire, en tout cas, a porté jusqu'alors un jugement différent.

5. LA RELIGION CONSIDÉRÉE COMME DÉFENSE CULTURELLE

Il reste à considérer maintenant ce qui fonde la religion comme défense culturelle. Freud n'envisage pas la mission de la religion autrement que dans une perspective policière. « *La religion, écrit-il, a évidemment rendu de grands services à la civilisation, elle a largement contribué à dompter les instincts asociaux, mais elle n'a pas pu aller assez loin dans ce sens. Pendant des milliers d'années, elle a gouverné les sociétés humaines : elle a eu le temps de montrer ce qu'elle était capable d'accomplir. Si elle avait réussi à rendre heureux la majorité des hommes, à les consoler, à les réconcilier avec la vie, à en faire des soutiens de la culture, il ne viendrait à l'idée de personne d'aspirer à un changement dans l'état actuel des choses. Mais que voyons-nous au lieu de ceci ? Un effrayant nombre d'hommes est mécontent de la civilisation, est rendu malheureux par elle, la ressent comme un joug qu'il faut secouer. Et ces hommes ou bien font tout ce qui est en leur pouvoir pour changer cette civilisation, ou bien même poussent si loin leur hostilité envers celle-ci qu'ils ne veulent absolument plus entendre parler de civilisation, ni d'entraves aux instincts » (L'avenir d'une illusion, p. 53).*

Je suis parfaitement en accord avec Freud dans la mesure où la religion s'avère très souvent incapable d'assurer sa fonction de censure culturelle, mais je m'empresse d'ajouter que c'est une bonne chose qu'il en soit ainsi. La religion, en effet, a mieux à faire qu'à assurer la défense de ce mélange de grandeur et d'abomination qu'on appelle aujourd'hui culture. Freud entend par culture « *tout ce par quoi la vie*

humaine s'est élevée au-dessus des conditions animales et par où elle diffère de la vie des bêtes » (L'avenir d'une illusion, p. 8).

Ici, culture et civilisation ne sont pas des concepts contradictoires.

« *La culture, poursuit-il, comprend d'une part tout le savoir et le pouvoir qu'ont acquis les hommes afin de maîtriser les forces de la nature et de conquérir sur elle des biens susceptibles de satisfaire aux besoins humains ; d'autre part, toutes les dispositions nécessaires pour régler les rapports des hommes entre eux, en particulier la répartition des biens accessibles » (L'avenir d'une illusion, p. 8).*

Je reconnais que tout ce que l'homme acquiert sur l'animal a fini par sombrer de déchéance en déchéance d'une façon extraordinaire. Le savoir et la puissance ainsi que les richesses en vue de la satisfaction des besoins de l'homme, l'institution d'un ordre moral administrant les relations sociales et la répartition des biens, tout cela semble réalisé bien souvent dans la cruauté, l'injustice et la férocité. Il faut bien admettre par ailleurs que la religion n'a absolument aucune raison de vouloir conserver l'ordre des choses tel qu'il est.

Les guerres, l'esprit de Mammon (1), les jouissances, la misère des peuples, l'exploitation, l'oppression et toutes sortes d'autres maux expliquent qu'il soit nécessaire de distinguer, dans ce qu'il convient d'appeler « civilisation », le *Bien* et la défense de ce qui est estimable, du *Mal* que nous devons combattre. Il semble que la tâche que se propose un christianisme digne et sérieux est de se déprendre de tout ce qui est extérieur et superficiel afin de se consacrer aux valeurs intérieures de l'être humain, et plus précisément aux valeurs sentimentales propres à une civilisation qui est en pleine décadence. La connaissance de la psychanalyse m'a permis de confirmer ce point de vue.

La religion doit donc être pour nous, non une police conservatrice, mais un guide, le flambeau d'une civilisation de la vérité afin que nous nous arrachions à notre culture du *paraître*.

La religion me semblerait d'ailleurs indigne si l'on attendait d'elle, ainsi que le pense Freud, qu'elle soit une espèce de muselière ou de menotte apposées aux masses asociales afin d'assurer le renoncement pulsionnel qu'exige la culture. La maîtrise de l'instinct animal dans la mesure où elle est un préjudice au bonheur et à la dignité de l'homme constitue, de fait, la solution inverse de ce qui serait positivement nécessaire.

(1) *Mammon* (de *mamma*, richesse) est un terme araméen dont s'est servi Jésus pour désigner les fortunes et les richesses injustement acquises. En allemand, les *Mammonsdiener* sont les adorateurs du Veau d'or. (N.d.T.)

La religion doit susciter la foi la plus élevée et la plus propre à inspirer l'amour : elle doit être à l'origine des formes les plus nobles de l'art et de la vie, emplir le cœur des plus miséreux de toutes les valeurs de la vérité, de la beauté et de l'amour. Elle doit aider à surmonter les misères réelles de la vie et nous préparer à affronter les formes nouvelles et véritables de la vie sociale. Enfin, elle doit enfanter une humanité pleine de noblesse et de richesse intérieure qui soit plus conforme aux exigences réelles de la nature humaine et de l'éthique que celles qui sont engendrées par notre culture décadente et artificielle que Nietzsche le premier se représentait comme la fine peau d'une pomme entourant un magma incandescent.

S'imaginer que le ciel offre les substituts de ce que la terre en proie à la misère nous a refusé revient à méconnaître complètement la nature du christianisme. Dans le « Notre Père », les mots *que votre règne arrive* nous obligent à faire notre possible pour réaliser sur la terre le règne de Dieu, ce qui est l'expression des principes de l'Évangile. L'un des sermons que l'on exige de l'homme réside en ceci « : *Avant que tu communies devant l'Autel va vers ton frère et réconcilie-toi avec lui* » (Matth. 5, 24).

Jésus n'y peut rien si, bien souvent, la chrétienté a mal compris le sens de cette sentence. Mais Freud nous a offert la possibilité de comprendre les raisons pour lesquelles les intentions du fondateur de la religion chrétienne furent dénaturées au point de devenir caricaturales précisément à cause d'éléments névrotiques obsessionnels (1).

Il n'y a pas de réalisme plus authentique que le christianisme.

N'oublions pas cependant que la perception des choses qui se manifestent à nous par l'intermédiaire des sens, l'odorat ainsi que toutes sortes de petites lucarnes de l'esprit, ne constitue nullement toute la réalité.

Ce qui se trouve aux sources de notre esprit, juste derrière ces petites lucarnes, c'est-à-dire à l'origine même de nos pensées, fait partie intégrante de la réalité.

Négliger tout ce qui se trouve au-delà des phénomènes tels qu'ils nous apparaissent, ne pas tenir compte de ce qui est à l'origine même des choses les plus nobles de l'esprit nous conduit vers un réalisme plutôt médiocre. Mais, pour le moment, laissons de côté ce problème.

(1) PRISTER comprend ici la psychanalyse comme un moyen d'authentifier la foi, c'est-à-dire de faire le départ de ce qui appartient à la doctrine religieuse et de ce qui appartient à la rationalisation névrotique. Il précise dans une lettre datée du 19 juillet 1922 : « L'analyse en tant que telle se doit de prendre authentiquement au sérieux tous les brûlés des feux de l'enfer, de ne pas vêtir le diable de feuilles de vigne, et de rendre pleinement justice à la parabole du bon grain et de l'ivraie », *Correspondance*, p. 134. (N.d.T.)

II. — Le scientisme de Freud

I. LA CROYANCE EN UNE SCIENCE BIENFAITRICE DE L'HUMANITÉ

A la croyance religieuse, Freud oppose la croyance en une force bienfaisante de la science (si l'on entend par là la science expérimentale). Il pose en quelque sorte la question : « Qu'est-ce que la science ? », sans apparemment plus de difficultés que Pilate et son interrogation parallèle : « Qu'est-ce que la vérité ? »

L'illusion de la vérité est tenue à l'écart.

Freud est positiviste (1) et nous pouvons en remercier Dieu. S'il ne s'était pas abandonné avec autant de passion à l'empirisme, il ne serait pas devenu l'illustre éclairé qu'il est.

On se doit de tenir compte, chez un pionnier aussi prolifique et si plein de génie, du fait qu'au moment même où il tente d'étrangler l'illusion religieuse, il élabore un véritable *messianisme* de la science, sans remarquer le moins du monde que l'illusion, dans ce type de croyance, trouve aussi largement sa place.

Mais, accordons d'abord la parole au Maître. Freud est un esprit bien trop subtil pour pouvoir se fier aveuglément, sans les critiquer, aux croyances populaires en une toute-puissance des sciences de la nature. Il n'hésite pas à se demander « *si notre conviction de pouvoir découvrir quelque chose de la réalité extérieure en nous servant de notre observation, de la réflexion et des méthodes scientifiques a quelque fondement. Rien ne doit nous retenir d'appliquer l'observation à notre propre nature ni d'employer la pensée à sa propre critique. Ici, une série d'investigations s'offrent à nous, dont le résultat serait décisif pour édifier une « conception du monde » (Weltanschauung). Nous pressentons de plus que notre peine ne serait pas perdue et qu'elle nous apporterait une justification du moins partielle de ce que nous soupçonnons. Mais l'auteur de ces pages ne se sent pas les moyens d'entreprendre une aussi vaste tâche, il se voit nécessairement contraint de limiter son travail à l'étude d'une seule de ces illusions : l'illusion religieuse* » (*L'avenir d'une illusion*, p. 49 et 50).

La science expérimentale s'oppose à un certain optimisme qui fonde des perspectives d'avenir très audacieuses. D'après la valeur actuelle

(1) FREUD écrit à ce sujet : « ... Je m'intéresse fort à votre dessein d'étudier mes relations avec le positivisme, et j'avais résolu de vous écrire longuement là-dessus » (Vienne, IX, Bergame 19, lettre du 2-1-1919, in *Correspondance de S. Freud avec le pasteur Pfister*, NRF).

La correspondance n'en laisse aucune trace. (N.d.T.)

qu'on attribue à la religion, l'homme pourra étendre son pouvoir grâce à la science et apprendre aussi à supporter avec abnégation les grandes nécessités du destin. Freud, naturellement, prétend que cet espoir reste illusoire. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Devrions-nous donc, dans la mesure du possible, changer l'illusion religieuse pour l'illusion scientifique ? La différence ne serait-elle pas alors que la première nous mystifie d'une façon certaine alors que cela serait problématique pour la seconde ? Nous sommes dans un état d'incertitude permanente. Le dernier mot n'appartient-il pas aux sceptiques pour qui le doute est parfaitement logique et qui ne doute nullement au moins de l'une des deux illusions ?

Freud montre bien que la religion n'est pas la seule à pouvoir apporter quelque consolation. C'est ainsi que, tel un chevalier, il entre en guerre pour la défense de l'intellect :

« La voix de l'intellect est basse, écrit-il, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. Et, après des rebuffades répétées, et innombrables, on finit quand même par l'entendre. C'est là un des rares points sur lesquels on puisse être optimiste en ce qui regarde l'avenir de l'humanité, mais ce point n'est pas de médiocre importance.

« Partant de ce point, on peut concevoir encore d'autres espérances. Le temps où sera établie la primauté de l'intelligence est encore immensément éloigné de nous, mais la distance qui nous en sépare n'est sans doute pas infinie. Et comme la primauté de l'intelligence poursuivra vraisemblablement les mêmes buts que ceux que votre Dieu doit vous faire atteindre : la fraternité humaine et la diminution de la souffrance, nous sommes en droit de dire que notre antagonisme n'est que temporaire et nullement irréductible. Bien entendu, nous les poursuivrons dans les limites humaines et autant que la réalité extérieure, l'Ανάγκη, le permettra. Ainsi, nous espérons une même chose, mais vous êtes impatients, plus exigeants, et — pourquoi ne pas le dire ? — plus égoïstes que moi et mes pareils. Vous voulez que la félicité commence aussitôt après la mort (ibid., p. 77).

« Nous croyons qu'il est au pouvoir du travail scientifique de nous apprendre quelque chose sur la réalité de l'univers et que nous augmentons par là notre puissance et pouvons mieux organiser notre vie. Si cette croyance est une illusion, alors nous sommes dans le même cas que vous, mais la science nous a, par de nombreux et importants succès, fourni la preuve qu'elle n'est pas une illusion (ibid., p. 79).

« Elle se développera encore et s'affinera. Mais ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner » (ibid., p. 80).

Par cette merveilleuse phrase de conclusion, Freud termine en annonçant le déclin de la religion et la domination exclusive de la science. Le logos divinisé détrône le dieu de la religion et gouverne en maître sur le règne de la nécessité dont nous ne savons jusqu'ici que peu de chose.

2. ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

Nous pouvons rappeler ici succinctement une chose que Freud d'ailleurs n'ignore pas à savoir que l'idéal scientifique a des racines plongeant dans un passé glorieux.

L'instigateur de la psychanalyse a cependant précisé les caractéristiques de cet idéal d'une façon remarquable dans la mesure où, par son positivisme même, les concepts de la science ont porté un coup mortel à la philosophie, au sens où elle était comprise jusqu'à maintenant.

Son empirisme est bien différent de celui des empiristes anglais qui appréhendent le monde sensible en faisant preuve d'une acuité remarquable. Le primat est accordé non plus uniquement à la science mais aux activités de l'instinct naturel et à la conscience.

Songez aussi à John Stuart Mill dont la culture est parfaitement irréligieuse et qui, en définitive, eut recours à la religion (1). Par ailleurs, *L'avenir d'une illusion* se distingue du positivisme d'un Auguste Comte d'une façon radicale. Celui-ci, en effet, fustigea les étapes mythologiques de pensée pour chanter les louanges d'une science solitaire et souveraine. Il prétendit expliquer le monde en négligeant l'aspect éthique et finit par élaborer une religion de l'homme, fantastique et du plus haut romantisme ; la preuve la plus éclatante de cette contradiction est que ce scientisme serein dont les fondements semblaient si robustes et si étayés le conduisit à une véritable impasse.

David Friedrich Strauss, par son matérialisme mécaniste, semble également assez proche de Freud.

Ce n'est qu'en supposant l'univers *bon et raisonnable* qu'il s'autorise un détour philosophique, hypothèse non acceptable pour l'adversaire de l'illusion religieuse. Il fut la proie de la nostalgie d'une morale qui ne pouvait se satisfaire des seules créations de la science.

A ma connaissance, le philosophe le plus éminent qui puisse être

(1) O. PFEDERER, *Geschichte der Religion, Philosophie*, 3. Aufl. 606, non traduit en français. (N.d.T.)

comparé à Freud est le baron d'Holbach (1). Celui-ci s'est toujours attaché à faire dériver l'idée de Dieu, du désir lui-même, et à laisser l'accès aux puissances naturelles par le développement des communications entre les êtres humains, par la prière et le sacrifice. Il réfuta la thèse selon laquelle les religions sont nécessaires et se préoccupa de leur donner le coup de grâce tout en proposant par ailleurs, comme aspiration dernière, la félicité éternelle (2). Il va de soi qu'en tant qu'empiriste Freud (3) domine et dépasse de loin les matérialistes du XVIII^e siècle, bien qu'il dénie sa propre métaphysique.

3. L'OPTIMISME SCIENTIFIQUE DE FREUD

Nous allons examiner maintenant en quoi consiste l'optimisme scientifique de Freud. Ayons constamment à l'esprit sa conception de la science afin d'apprécier à quel point il se montre optimiste. Car dès l'abord il ne nous donne aucune indication à ce sujet.

Jusqu'à maintenant, dans le domaine de la vie de l'esprit philosophique, la position des plus éminents penseurs était, par rapport à la pensée nouvelle, tout à fait dominante.

J'ai toutefois, à ma grande satisfaction, le sentiment que Freud est actuellement à l'origine d'un bouleversement fondamental au sein de la théorie de la connaissance dans la mesure où il propose une issue à la question concernant les possibilités d'accès à une connaissance de la réalité extérieure.

Cependant, dans le sens où nous l'entendons, Freud se refuse d'admettre telle quelle cette dernière formulation.

La science, explique-t-il, doit se limiter à créer une représentation du monde (*Darlegung*) telle que l'univers s'offre à nous à travers les singularités de notre organisation propre ; il soutient par ailleurs que le problème de la nature du monde (*Weltbeschaffenheit*) n'est qu'une abstraction vide de sens si nous l'excluons de notre appareil psychique réel. S'il n'avait eu, préalablement, une théorie de la connaissance, Freud n'aurait obtenu que des résultats abstraits. Mais il admet comme allant

(1) Voici, à propos du passage suivant, ce que pense FREUD : « Quelques-uns de vos arguments m'apparaissent comme du lyrisme, d'autres, par exemple l'énumération des grands intellectuels qui ont quand même cru en Dieu, comme trop faciles », *Correspondance*, p. 178, lettre du 24-2-1928. (N.d.T.)

(2) R. FALCKENBERG, *Geschichte der Neueren Philosophie*, 208 ff., non traduit en français. (N.d.T.)

(3) « Votre substitut de religion, c'est en substance la pensée des lumières du XVIII^e siècle, orgueilleusement revue et modernisée », écrit PFISTER, *Correspondance*, p. 169, lettre du 24-11-1927. (N.d.T.)

de soi que seul le monde des phénomènes nous intéresse. L'essence de la science ne réside-t-elle pas en l'appréhension du monde phénoménal en comparant les représentations mentales que notre entendement élabore à partir de chaque unité de signification ? L'optique, par exemple, décompose les couleurs en vibrations élémentaires totalement invisibles, dont la réalité matérielle n'est l'apanage que des sciences physiques et de la chimie où sont distingués l'énergie, les électrons ainsi que d'autres représentations immatérielles et abstraites. Nulle part nous ne pouvons déceler la causalité en soi : c'est seulement par le truchement des phénomènes que nous lui donnons une signification.

Il faut se rendre à l'évidence que *l'appareil psychique réel* à l'aide duquel, selon Freud, on promet toute investigation de la nature, ne constitue en aucun cas une représentation qui soit à l'abri d'une illusion possible.

Puis-je mesurer les températures à l'aide d'un thermomètre sans être certain de la fidélité de l'instrument ? Peut-on de même ignorer toute l'histoire de la philosophie moderne que Descartes inaugura du doute absolu, que Hume poursuivit en réduisant à néant l'illusion d'une causalité absolue, qui trouva chez Kant le bouleversement des illusions d'un savoir empirique en tant qu'appréhension du monde en soi, et que l'on repère finalement dans les sciences contemporaines sous les signes du crépuscule des dieux ? N'avons-nous pas encore compris en quelle sorte de labyrinthe scientifique nous sommes conduit, si, de façon irréfléchie, nous délaissions les concepts épistémologiques et métaphysiques pour nous fier aux principales hypothèses des sciences de la nature qui restent si incertaines et si fallacieuses (1) ?

Pouvons-nous oublier combien les sciences de la nature nous abusent avec toutes ces notions de lois naturelles, d'atome, d'éther, de formule laplacienne de l'univers, etc. ? Il n'y a pas de science sans métaphysique, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais.

J'ai une expérience personnelle de l'école empiriocriticiste ; j'y ai cherché, pendant un semestre environ, *l'expérience pure*, au sens où une connaissance de la réalité exclurait toute expression de notre subjectivité. Quelle vaniteuse audace !

Le monde ne nous apparaît que par le biais de notre organisation psychique ; il ne nous est pas accessible uniquement à travers la voûte des sens : celle-ci n'apporte en elle-même aucune espèce de connais-

(1) La correspondance nous permet de préciser la singulière vision de PFISTER : « Je pense que l'amour humain doit se trouver jusque dans les mathématiques, autrement l'on voit naître la laide image de l'homme-chiffre », *Correspondance*, p. 196, lettre du 5-9-1930. (N.d.T.)

sance. Les catégories de notre entendement, au sens kantien ou non, sont toujours opérantes. Il nous faut donc élaborer une critique de la connaissance : il est nécessaire de forger de nouveaux concepts ; ainsi des concepts d'*origine* ou d'*action* qu'il est possible de retrouver d'ailleurs dans des formes différentes d'anthropomorphisme.

Nous avons besoin de représentations comme celles de l'atome, de molécules, etc., et quiconque répugne à l'abstraction a le devoir de ne pas s'occuper de science. *Mesure* et *poids* sont déjà des abstractions : la notion de nombre, comme tout autre concept, est déjà naturellement très abstraite.

Toute philosophie débute là où l'expérience s'achève et trouve son fondement dans les sciences expérimentales. Ainsi, si nous ne discutons pas avec sérieux les problèmes philosophiques, notre démarche se voue aux inextricables confusions d'un novice.

Comment est-il possible, par suite, de mettre un terme à la question religieuse en délaissant les problèmes théoriques fondamentaux de l'épistémologie ? N'est-ce pas faire preuve d'un dogmatisme foncier que de refuser de considérer le problème de la volonté du monde et du sens du monde, en se dissimulant derrière l'enclos de théories absolues qui sont souvent fort astucieuses ?

La philosophie est souvent présentée comme le *spleen* d'un esprit réel et vivant, ainsi on s'imagine que toute l'histoire de la philosophie n'est qu'un défilé de noms célèbres qui se sont illustrés dans la physique, dans les mathématiques, dans l'astronomie, etc.

Mais si, actuellement, un savant tel que Driesch, qui s'est rendu célèbre dans les sciences du xx^e siècle, s'adonne à la philosophie et si de nombreux psychiatres suivent un chemin analogue, cela est propre à nous faire observer que la philosophie n'a pas affaire uniquement à des chimères et des fantasmagories, mais au contraire à une réalité dont l'existence ne peut être menacée d'un simple geste de la main (1).

Je trouve satisfaisantes et parfaitement acceptables les constructions

(1) La correspondance éclaire ce passage de la remarque suivante de Pfister à Freud : « Si je ne puis pas bien discuter de religion avec vous, cela tient à ce que vous récusez complètement la philosophie, que vous jugez l'art tout à fait autrement que moi, et que vous considérez la morale comme allant de soi. Là, je ne vous suis pas du tout. Je comprends infiniment mieux un célèbre naturaliste comme Driesch, qui, après de longues et fructueuses recherches expérimentales, se convertit à la philosophie, que celui qui s'en tient au fait donné. A mes yeux, l'expérience pure est de toute façon une fiction et quand on survole du regard l'histoire des sciences on s'aperçoit combien la réalité contenue dans notre prétendue expérience est douteuse (...) être uniquement empiriste est pour moi un non-sens et celui qui s'arrête au donné isolé me fait songer à un cardiologue qui ne s'occuperait pas de l'organisme en général », *Pfister à Freud*, Zürich, le 24-11-1927. (N.d.T.)

de l'esprit qui se distinguent du monde phénoménal et qui s'offrent à nous de la même façon que le monde trompeur de notre sensibilité. Il est possible bien sûr de s'accommoder de ce monde-ci et de se targuer d'être *agnosticiste*. Mais il n'est pas si simple de rendre compte de cette manière de ce qui est une véritable faillite de la pensée.

Car, à travers le concept de science, pris au sens le plus populaire, j'ignore jusqu'où s'étend la notion de savoir, ni quel degré de crédibilité on lui accorde, non plus que le contenu qu'il possède. Comment saurais-je s'il y a ou non, quelque part, une raison originelle, une volonté dans le monde qui soit ordonnée et intelligible ?

Comment puis-je savoir si les progrès et la maîtrise croissante du monde induisent une connaissance qui soit à l'origine d'un plus grand bonheur pour l'humanité ?

Maintenant, nous sommes à même de rendre compte des prédictions scientifiques de Freud. Laissons à l'écart cet *Eos* au parfum de rose qu'il nous envoie (1). Freud est un homme trop profond et honnête pour promettre une chose qu'il ne serait pas sûr de pouvoir réaliser.

On pense d'ordinaire que l'homme, grâce à la science, développera sa maîtrise de l'univers (mais jusqu'où, nous l'ignorons), et se résoudra à assumer avec sérénité les vicissitudes du destin — l'essentiel réside bien en ceci.

Mais Freud ne s'est-il pas trop imprudemment avancé ? N'y a-t-il aucun risque que notre civilisation s'effondre complètement ?

Un homme dont l'omniscience est reconnue ne nous a-t-il pas prédit le déclin de l'Occident ?

Est-il inconcevable que notre culture dominante actuelle succombe, à cause de la science, aux passions les plus destructrices après une guerre mondiale qui mit à jour une barbarie enfouie dans les racines populaires les plus profondes et qui finit par resurgir.

Eduard von Hartmann (2) et de nombreux autres ne nous assurent-ils pas que le progrès des sciences ne fait qu'accroître notre détresse ? Sommes-nous persuadés que le progrès des sciences ait jusqu'à nos jours augmenté la somme des joies de vivre de l'homme, et, quand cela serait vrai, quelle preuve avons-nous qu'il en serait toujours ainsi ?

(1) J'ai souhaité conserver cette métaphore de Pfister. Il s'agit des découvertes freudiennes qui sont comme un vent pur et fécond pour la culture. (N.d.T.)

(2) Eduard von HARTMANN, philosophe allemand (Berlin, 1842 - Grosslichterfelde, 1906). Son système identifie la pensée logique et la volonté illogique dans un esprit inconscient qui anime le monde. Il est l'auteur de *Philosophie de l'inconscient* (1869), *Neukantianismus, Schopenhauerianismus und Hegelianismus* (1877), *La religion de l'avenir* (1882), *La psychologie moderne*. (N.d.T.)

Est-il bien certain que nous nous sentions plus heureux qu'il y a un siècle ?

Est-ce, pour le moins, le cas des savants ? Est-il exact que grâce aux bénédictions de la science, les travailleurs soient plus heureux que l'étaient ceux des générations antérieures ? De même des artisans ? des paysans ? Que deviennent les merveilleuses conquêtes de la science lorsqu'elles se mettent au service de l'activité des hommes pour l'argent, lorsqu'elles sont inféodées aux passions inhumaines et à la cruauté ?

Les prédictions scientifiques de Freud reposent sur une conclusion purement analogique, que je ne tiens nullement pour certaine. Il proclame en bref ceci : si les progrès de la science ont jusqu'ici apporté quelque bonheur à l'être humain, il doit nécessairement en être de même dans l'avenir.

Il pose en préalable une foi en la science dont les fondements n'ont pas échappé à l'œil de faucon de Nietzsche qui s'exprime ainsi :

« (...) On comprendra... qu'il existe toujours une croyance métaphysique sur laquelle repose notre croyance en la science... que nous, les cognitifs d'aujourd'hui, nous, les athées et les antimétaphysiciens nous tirons encore notre feu de l'embrasement allumé par une foi vieille d'un millénaire, cette foi chrétienne qui était aussi celle de Platon, et selon laquelle Dieu est vérité et la vérité est divine... Mais comment, alors que cela devient justement de moins en moins digne de foi... » (Nietzsche, *Die Fröhliche Wissenschaft-Taschenausgabe*, Bd. 6, 301) (1).

A-t-on jamais trouvé un oracle qui ait un jour prédit que les sciences, à différentes époques, ont pu contribuer à rendre le sort des hommes meilleur, alors même que des objectifs pernicious y sont intriqués ? Byron, lui-même, se plaint de ce que *l'arbre de la science n'est pas l'arbre de la vie* : les sciences exactes le démentiront-elles ? Si, comme Faust, notre esprit s'enflamme pour les sciences, peut-on se satisfaire des sciences naturelles et de la médecine, si on laisse à l'écart la philosophie et la théologie ?

A moins que le Faust actuel n'ait que le désir d'enflammer notre cœur ?

Freud prophétise : il faudra que l'homme supporte avec sérénité les vicissitudes les plus affligeantes du destin. Mais cela, nous le savons

(1) Dans une longue lettre, datée du 24-11-1927, PFISTER adresse à Freud la même citation qui fonde le point de vue nietzschéen de sa critique. Il a abrégé le passage qui se termine ainsi : « ... moins digne de foi quand rien ne s'avère plus comme divin. Si ce n'est l'erreur, l'aveuglement, le mensonge », *Correspondance*, p. 170. (N.d.T.)

depuis fort longtemps et nous n'avons pas attendu la science. C'est en cela que je rends hommage à la grandeur des religions à l'origine desquelles se trouve cette sérénité même. Mais qui m'assurera que cette sagesse aura précisément le dernier mot ? Pour quelles raisons, de fait, en serait-il nécessairement ainsi ? Il a existé des hommes qui s'épuisaient à chercher une balle à l'intérieur du crâne alors qu'elle était logée dans les crâneaux les plus élevés de la science. D'autres encore se sont complètement fourvoyés en raison de leur haine sauvage de la vie ; ils ont tenté, par tous les moyens, de fuir ; ils se sont enivrés de mots.

D'autres enfin, plus introvertis, ont mis au point, de façon plus ou moins heureuse, une véritable mystique qui était hostile au monde, et ainsi de suite...

Alors, qui sait si, finalement, on ne sait quel désir ne se dissimule pas derrière cette croyance qu'eut Freud en la victoire finale de l'intellect ; qui sait si ce qu'il prédit à propos du déclin de l'illusion n'est pas l'amorce d'une autre et qui ne serait autre que l'illusion scientifique ?

Mais la démarche de Freud n'est pas légère et frivole : elle n'a rien d'un jeu ou d'une fantaisie. Freud n'avance pas en brandissant un étendard : au contraire, ses pas sont étouffés, tâtonnants, à la mesure de sa modestie.

Il reste cependant que je ne puis le suivre dans cette voie, car seul le principe de réalité me guide et me met en garde.

4. PRÉSOMPTIONS ET CROYANCES DE FREUD EN LA GRANDEUR DE LA SCIENCE

« *Mais ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle (la science) ne peut nous donner* » (*L'avenir d'une illusion*, p. 80).

C'est précisément par cette remarque que Freud fait l'aveu de sa propre croyance. Nous pouvons arguer de ceci combien la connaissance du monde lui tient à cœur. L'expression même de son ouvrage trahit une conception toujours latente chez lui de la science conçue comme un substitut possible de ce que la religion offre à ses fidèles.

C'est avec joie et enthousiasme que je suis pas à pas les traces de Freud sur les sentiers fascinants de la science. Cependant, il m'est impossible de l'accompagner jusqu'au bout : son intelligence rayonnant d'abord de tous côtés finit par s'hypertrophier pour devenir, en définitive, un pur intellectualisme. Freud grisé par son succès finit par oublier ses propres limites.

Nous autres, êtres humains, ne sommes pas simplement des

machines à penser. Une vie intense nous anime et fait de nous des êtres sensibles, pleins de désirs. Nous sommes pourvus de toutes sortes de qualités et de valeurs. Nous avons besoin de choses qui emplissent notre cœur de satisfaction, de choses qui animent notre âme. La pensée humaine ne peut se satisfaire de ces qualités logiques. Elle en possède bien d'autres. Ne rencontrons-nous pas en analyse des hommes dont la pensée, tout en fonctionnant d'une façon rationnelle, est également empreinte de profond désespoir et d'insatisfaction ? Ne sommes-nous pas pourvus d'une conscience qui nous guide et dont nous pouvons tirer plaisir ? La psychanalyse n'a-t-elle pas prouvé d'ailleurs l'existence de sentiments de culpabilité ? Freud en personne n'a-t-il pas montré mieux que quiconque la signification nodale des concepts de jugements, des notions de sentiments, d'affects, de pulsion, etc. ?

Tout le monde sait que l'intellect n'est pas requis pour attribuer quelque jugement de valeur. L'intelligence la plus fine ne peut prétendre rendre compte de la beauté d'une symphonie de Mahler ou bien d'une toile de Hodler. Un homme d'intelligence médiocre peut en outre être amené avec d'autres individus à approuver un acte de trahison sans en éprouver le moindre conflit, ou bien encore à se moquer d'un héros mort pour avoir engagé sa vie au service de la vérité. Un être misérable et insensible peut disposer d'une intelligence perspicace et il n'est pas rare qu'un simple d'esprit proteste à bon escient contre quelque injustice. De fait les aptitudes de la science ne sont nullement propres à estimer les valeurs morales et esthétiques. Lorsque l'on s'aperçoit que la pensée humaine se caractérise chez un auteur (pas seulement Spinoza d'ailleurs) par sa fonction répressive envers les sentiments, ce qui vient à notre mémoire c'est la conception aristotélicienne du cerveau, représenté par ce dernier par une gigantesque machine à refroidir les passions.

Il est compréhensible que Freud, par l'élaboration même de sa pensée scientifique, laisse délibérément à l'écart les valeurs spirituelles quoique son existence personnelle soit par ailleurs d'une extraordinaire richesse. Je ne trouve néanmoins aucune trace de ces valeurs à l'intérieur de ses conceptions scientifiques. La place qu'il voue au temple de l'art m'échappe également. L'art ne serait-il vraiment qu'un signe de faiblesse ou encore l'indice de quelque chose d'inanalysable ? La science peut-elle de quelque manière remplacer les symphonies perdues de Beethoven ou les sonates de Reger ?

Devons-nous sacrifier les œuvres splendides de l'art égyptien, grec ou chrétien pour des thèses et des inventions scientifiques ?

Les superbes églises et les cathédrales qui font la gloire et les délices du genre humain, les tableaux inspirés des sentiments chrétiens d'un Fra Angelico, d'un Léonard de Vinci, d'un Albrecht Dürer, toutes les œuvres d'Holbein à Gebhard, celles de Thomas et de Steinhausen, la *Pieta* de Michel-Ange, *Le larron* ou *Le fils perdu* de Meunier, etc., toutes ces œuvres doivent-elles à jamais disparaître ?

La source même de la poésie chrétienne dont la grâce précieuse s'exprime dans le *Nathan* de Lessing, dans le *Faust* de Goethe, *L'idiot* de Dostoïevski, la *Résurrection* de Tolstoï, devra-t-elle un jour se tarir ? Ne doit-il rester de toutes ces vertes vallées que le sol aride des sciences hantées par le spectre menaçant des illusions fallacieuses ? Pour ceux qui resteraient sceptiques et qui ne pourraient clamer comme Faust : « *Oh ! comme est heureux celui qui peut encore espérer émerger de cette mer d'erreurs !* » Ne pourrait-on leur signifier avec insistance l'assurance d'un avenir prometteur des sciences au cours des millénaires à venir ?

Par sa vision prophétique, par le charme de ses mystères profonds, par ce qu'il révèle de ses trésors précieux dont la valeur échappe toujours aux lorgnons des savants, l'art constitue pour moi une nourriture merveilleuse pour toutes les âmes affamées, un message de paix venu du royaume de l'idéal qu'aucun penseur ne peut souiller puisqu'il appartient bel et bien au monde réel au même titre que n'importe quelle réalité ou apparence issue du monde trompeur des sens. Afin d'élaborer ceci, une discussion plus longue serait certes nécessaire, mais il résulterait de toute façon que l'intellect n'a pour rôle que celui d'expliquer, rendant ainsi hommage au génie créateur en le servant. Ah ! combien j'ai pu détester toutes ces formes de connaissance qui laissent ainsi l'art de côté !

Les sciences théoriques et abstraites peuvent encore moins que nulle autre se substituer à l'empire des valeurs morales et à leur puissance. Pour autant qu'elle ne se fourvoie pas dans de scabreuses théories, la science se doit d'intégrer les finalités morales.

Qui contestera que chez Freud la science participe d'une conception éthique qui étaye et développe ses idées ? Toutefois, si ma lecture est correcte, Freud, dans son ouvrage, ne tient pas compte de cette explication globale des choses.

L'époque à laquelle on croyait, selon la conception socratique de l'enseignement, que le Savoir en soi constitue un pouvoir, est maintenant révolue.

Ainsi l'alcoolique qui sait que son vice le conduit à la mort n'a pas pour autant la force nécessaire de l'abandonner. A partir de la dyna-

mique de l'inconscient et de ses ramifications profondes, la perspective psychanalytique n'a, en soi, pas plus contribué à nous libérer de ses fascinations, au stade où nous en sommes. Freud enseigne que c'est grâce au transfert que les affects fixés à un stade du développement peuvent être abrégés.

Mais est-il exact que l'esprit des hommes s'affine au fur et à mesure des progrès incessants de la science ? Alexander von Ottingen n'a-t-il pas montré que l'on trouve un nombre plus grand de criminels parmi les gens cultivés qu'au sein des couches sociales de niveau intellectuel moyen ?

Ne trouvons-nous pas de temps à autre, parmi les universitaires, une incroyable pauvreté d'esprit ? Il y a environ un siècle, lorsque l'école primaire fut instituée, tout le monde s'attendait à une diminution notable de la criminalité. Qu'en est-il aujourd'hui ? D'où tirons-nous la certitude que, dans l'avenir, l'épanouissement des sciences et des techniques pourra renforcer et développer comme par enchantement le rôle puissant de l'éthique ? Pour ce qui concerne la lutte contre l'alcoolisme, je fus souvent témoin de l'inefficacité évidente des arguments scientifiques utilisés pour persuader les patients. Et même si des refoulements pouvaient être levés, l'éthique, qui donne à la vie sa dignité et sa force intérieure véritable, ne pourrait être inféodée à la science. En ce sens, je crois avoir montré pourquoi je ne crois pas que la science puisse se substituer à la religion. La religion est un soleil dont les rayons féconds font s'éclorre les fleurs les plus superbes de l'art et donnent naissance à la plus riche et la plus prospère moisson de sentiments éthiques. Tout art, sublime et puissant, constitue une oraison et un sacrifice devant le trône divin.

Par l'expression *Que la lumière soit* il devient l'être qui illumine d'une clarté éblouissante les ténèbres de l'âme humaine. Quiconque s'aviserait d'anéantir la religion couperait ainsi les racines les plus lointaines du sens le plus profond et plus grand de l'existence, et des forces les plus nobles de la vie artistique existante. C'est en ce sens que la religion est conçue comme le pilier central de l'éthique. Nous pouvons constater que la croyance religieuse s'est toujours approprié une conception morale et se l'approprie de plus en plus ainsi que nous le communiquons par exemple l'enseignement chrétien.

N'oublions pas non plus que les progrès éthiques les plus téméraires et les plus glorieux n'ont été possibles que grâce à la religion. Les progrès décisifs de l'éthique ne sont pas le fait des hommes de sciences, mais des séminaristes.

L'œuvre de Kant, elle-même, par sa mise à recoi de l'amour humain, constitue un retour plutôt suspect aux morales précédant celle de Jésus. Il n'est, dans le fond, que le porte-parole le plus connu d'un protestantisme empreint de puritanisme.

Jamais l'éthique n'a été en elle-même conçue dans une perspective progressiste. Il m'est par ailleurs impossible de donner mon assentiment à la thèse freudienne, selon laquelle ce qui est moral se conçoit de soi-même (1).

Nous savons bien qu'il est impossible de nous abandonner à notre propre conscience et de nous débattre dans une science morale où s'affrontent des idées fort différentes. Pour l'éthique kantienne, une vulgaire morale de l'utilité semble une abomination ; l'eudémonisme, fourmillant d'obscures confusions, irrite Nietzsche qui, lui-même, canonise la volonté de puissance qui devient l'unique évaluation du Bien et du Mal, et ainsi de suite.

Les problèmes éthiques ne sont qu'un chaos d'interprétations contradictoires. Songeons aux jugements éthiques de la guerre, aux problèmes de la sur-accumulation du capital, à l'amour libre, à l'avortement, etc.

La pensée positiviste, la science telle que Freud la présente actuellement, ne peut certainement pas mener bien loin si, comme je l'ai expliqué ailleurs, elle livre bataille à ce qui est la pierre angulaire la plus précieuse de l'éthique qui de toute façon restera une discipline philosophique, aux côtés de la sociologie, en première ligne de la psychanalyse freudienne.

J'ai autrefois participé à un débat public organisé par le juriste viennois Kelsen, où il était expliqué que le positivisme échoue toujours lorsqu'il s'agit de mettre sur pied une législation (Kelsen était d'ailleurs lui-même positiviste). Comment pourrait-il alors proclamer l'avènement d'une éthique nouvelle !

De fait, les sciences expérimentales n'ont cure de créer des concepts éthiques. Et ceci est important : nous n'avons encore jamais pu élaborer une existence morale à partir de théories arides et de concepts savants.

Méconnaître ceci serait faire preuve d'un dogmatisme de la pire sorte.

(1) FREUD est inflexible sur ce point, il écrit à Pfister : « Exiger de la science qu'elle établisse une éthique est déraisonnable », *Correspondance*, p. 178, lettre du 24-2-1928. (N.d.T.)

La religion, par ses symboles, nobles et fascinants, par sa valeur poétique et son sens émouvant de la réalité, par ses figures entraînant qui séduisent avec le charme des petites choses qui viennent du cœur, avec ses peines, avec ses défauts, ses faiblesses, avec tous ces hommes tantôt prévenants et tantôt complaisants qui font preuve de courage et aspirent à leur idéal avec des forces nouvelles.

La religion, par ses fondements métaphysiques prodigieux, ses perspectives d'avenir avec ses châtiments divins, ses jugements moraux, ses messages de délivrance, elle qui anticipe sur quelques-unes des conquêtes de la psychanalyse, dont les exigences sont de dépasser les contradictions du monde de l'expérience grâce à cette conviction faite de devoirs et de fraternité supérieurs, bref, cet immense monde idéal, certain de n'être qu'une expression noble et toujours plus élevée et qui contient en soi, sans problème, tout ce que la science nous a légué, y ajoutant même une profusion fabuleuse de choses précieuses de richesse, de force de vie, la religion dis-je, est une éducatrice que la science avec toutes ses théories ne peut absolument pas remplacer.

Cependant, s'il advenait que cette croyance soit déréelle, il nous faudrait alors, malgré toutes ses réalisations, la combattre.

Il est préférable d'aller en enfer en étant dans le vrai plutôt qu'au ciel pour le prix d'un mensonge !

Freud, par indulgence, a cru bon de mettre en relief le fait que la religion soit une défense névrotique.

Dans un ouvrage antérieur, il a montré que depuis l'affaiblissement de l'influence religieuse les névroses s'étaient multipliées de façon prodigieuse (1).

On peut se demander si la témérité de Freud ne va pas trop loin ? J'ai vu personnellement dans tout le flot de dévots qui existent une masse énorme d'hystériques et de névrosés obsessionnels. Mis à part le fait que toutes les orthodoxies ne sont que des névroses obsessionnelles collectives, nous pouvons voir chez des chrétiens très pieux un nombre considérable d'individus atteints de psychonévrose (2).

Nous voyons à partir de cela de quelle manière la dévotion elle-

(1) FREUD, Die zukünftigen Chancen der Psychoanalyse, *Ges. Schriften*, VI, S. 25 ff.

(2) La *Correspondance* révèle que, dès 1909, le sens clinique permet à PRISTER de repérer la souffrance névrotique au sein de certaines croyances et d'authentifier la foi. « La réforme, écrit-il, n'est au fond rien d'autre qu'une analyse du refoulement sexuel catholique, analyse hélas tout à fait insuffisante : d'où les névroses d'angoisse de l'orthodoxie ecclésiastique et les phénomènes qui l'accompagnent : procès de sorcières, absolutisme politique, emprisonnement dans l'ordre social des corporations, etc. », *Correspondance*, p. 49, lettre du 18-2-1909. (N.d.T.)

même se constitue et dans quelle mesure elle est l'effet du refoulement. Mais il ne faut pas sous-estimer le fait que la fraîcheur purifiante de l'Évangile chrétien constitue une défense indispensable contre le risque de névrose.

Il n'y a que le domaine de la religion qui ne soit pas exploré d'une manière exhaustive. La religion ne se réduit ni aux enthousiasmes de l'art, ni à la morale, ni à des défenses névrotiques. Bien d'autres choses se greffent à elle. La religion s'occupe d'élucider le sens et la valeur de l'existence ; elle s'occupe aussi du désir d'unifier, grâce à la raison, toutes les réflexions du monde qui sont universelles et dépendantes des catégories de l'être et du devoir ; elle a également affaire avec la nostalgie du pays natal, avec la paix, avec tout désir d'*Unio Mystica* avec l'absolu, mais aussi avec les liens spirituels du péché ; elle s'occupe de la soif de liberté et de grâce, de la nécessité d'aimer pour écarter les doutes insupportables de l'existence terrestre, et d'innombrables autres problèmes encore.

Ces soucis tourmentent et déchirent l'âme inachevée mais, grâce aux compromis religieux, la vie des hommes s'élève jusqu'aux sommets des montagnes radieuses laissant apparaître un panorama d'une beauté indescriptible, redonnant de sa force au cœur en imposant des contraintes morales sévères dans un esprit d'amour des valeurs de la vie.

Il est impossible qu'un non-croyant puisse ressentir quelque chose de semblable, de la même façon qu'un novice en matière de musique ne peut entrevoir le contenu d'une œuvre de Brahms. Mais il est vrai que la religion n'est pas aussi aristocratique que l'art ou les sciences. Elle est, elle-même, un fleuve dans lequel les brebis nagent et les éléphants peuvent se désaltérer. Mais on conçoit aussi que, comme le dit le Nouveau Testament, *la croyance n'est pas une chose qui appartient à tous* (2. Thess. 3, vers. 3). Par croyance, il ne faut pas entendre seulement imagination ; il faut comprendre au contraire le moyen d'appréhender la totalité intérieure de l'homme. Comme la science me semble pauvre à côté de cette profusion ! Nous n'en pouvons montrer d'ailleurs qu'une faible part parce que l'espace manque pour un plus long développement, mais aussi parce que les mots ne peuvent absolument pas exprimer ce qui est ineffable !!!

De fait, je ne suis nullement étonné de constater que les savants les plus connus ont conçu leur œuvre au service de Dieu et que bon nombre de grands artistes et poètes déposèrent humblement leur couronne de lauriers devant l'autel de Dieu.

Conclusion

Que pouvons-nous penser maintenant de toute cette critique du texte freudien *L'avenir d'une illusion* ? Mon opinion est que cette illusion, pour autant qu'elle n'est qu'illusion, doit en définitive disparaître en tant que telle. Mais Freud lui-même ne s'est pas résolu à poser le problème fondamental de la vérité. Néanmoins, il a souligné avec une particulière insistance le fait qu'une illusion peut parfaitement être authentique. C'est également mon avis, et cela doit être de nature à faire progresser l'esprit humain en tant qu'il est essence du réel.

Par quelques explications et des indications succinctes, j'ai esquissé dans un petit traité intitulé *Psychanalyse et conception du monde* de quelle manière cela peut advenir. J'ai montré comment on peut élaborer une métaphysique à partir des sciences expérimentales et dans quelle mesure elle en constitue le complément logique indispensable.

Par ailleurs, et ceci concerne tout particulièrement la religion, j'ai indiqué comment il est possible et même nécessaire de tirer un enseignement concernant le sens et le vouloir du monde à partir de déterminations éthiques. Une religion qui se veut parfaitement mature ne peut naître que de la coexistence harmonieuse de la croyance et du savoir, d'une intrication de fantasmes et de pensées réelles. Toutefois, quoique modifié par les fantasmes eux-mêmes, le contenu des pensées réelles ne doit pas altérer la nature des choses mêmes.

N'abandonnons-nous pas cependant, en effectuant une telle synthèse, les caractéristiques propres de la religion ? Freud le présumait. Quant à moi, je ne me permets pas de prendre seul parti dans une telle hypothèse. Mais mon opinion n'offensera pas, je l'espère, l'essence du christianisme si je nie l'existence des miracles au sens où l'on voit d'ordinaire l'intervention de Dieu au sein même de la nature (1). Car, quoi qu'il en soit, il est indéniable que depuis des siècles des millions de chrétiens puisent dans la religion les valeurs les plus sacrées.

Dieu, libéré de tout l'amalgame anthropomorphiste, ce Dieu qui naît d'une théologie moderne très élaborée sur le plan philosophique et qui est l'expression de la volonté du monde, ce Dieu qui est l'incar-

(1) « J'avais écrit un article destiné à mettre les gens en garde contre la stupide croyance du miracle qui élève le fakir au-dessus du cadre de l'humain. On m'est alors tombé dessus, non seulement comme si je m'étais, à la manière de Luther, attaqué au ventre du pape, mais encore comme si j'avais souillé le saint des saints », *Correspondance*, p. 153, lettre du 1^{er}-4-1926. (N.d.T.)

nation de l'amour dans son sens le plus élevé est combien plus sublime que le Dieu qui traverse le froid de la nuit, tirant la Porte de l'Arche de sa propre main, et combien plus grand encore qu'un Dieu qui ne conçoit la terre que comme une sorte de tabouret en haut duquel il peut faire de beaux discours sur la piété. Ce Dieu se détourne résolument des pensées et des désirs les plus bas.

Les modèles moraux ne s'imposent plus à nous comme autrefois les livres sacrés. Grâce aux enfants de Dieu enfin devenus libres, ils sont l'expression de l'essence même de l'homme et de la société.

Avec un respect profond, nous soumettons les morales du passé à un examen critique et nous nous réservons toutes les possibilités de remise en cause et de réfutation (1). Ces modèles moraux ne sont pas moins sacrés que les dogmes des religions à leur origine. La Bible n'est pas pour autant devenue peu de choses à nos yeux. Au contraire, depuis que nous ne la considérons plus comme un texte fantôme ou un oracle infaillible, comme ce qui fut au principe même de l'Inquisition, depuis que la liberté évangélique est soumise à une vigoureuse critique, elle n'en est devenue que plus précieuse à nos yeux.

Nous avons pour ainsi dire renoncé à l'usage des récompenses et des punitions en tant qu'il constituait un moyen d'éducation trop dangereux, mais nous ne pouvons nier le fait qu'il existe au sein des lois morales une sorte d'hygiène qui renseigne sur les dangers qu'encourent la santé individuelle et la santé sociale et qui donne lieu en même temps à une conduite de vie qui nous permet de décider de ce que sont le bonheur et la souffrance.

La structure du monde moral n'est pas une réalité hypostasiée (2), mais, dans le sens que nous évoquons précédemment, un principe, une loi dont les caractères principaux sont l'expression de la réalité que nous observons et à partir de laquelle nous élaborons alors l'ordre moral. Cet ordre moral est l'expression éthique d'aspirations célestes les plus nobles ; par conséquent tout ce qui est lié à la volonté du créateur et conçu au sein de la volonté divine est sacré.

Ainsi la morale ne prend absolument pas appui sur une autorité

(1) Il confie à Freud : « J'écris pour la Société de Psychanalyse de New York une conférence sur « La genèse et la défaite de l'angoisse et de l'obsession dans l'histoire de la religion judéo-chrétienne ». Ce thème me préoccupe depuis des années. Au début, il m'a emballé parce qu'il fournit de si splendides confirmations de votre doctrine. Mais il se présenta alors des problèmes nouveaux et d'une très grande importance, comme, par exemple, le remplacement de la doctrine de la réparation des offenses et du sacrifice par le principe de l'amour et de la grâce... », *Correspondance*, p. 193, lettre du 31-7-1930. (N.d.T.)

(2) *Vorhandener Zustand*. (N.d.T.)

hétéronome, mais au contraire sur l'autonomie propre de l'individu et de la société et ceci, non d'une manière arbitraire et fortuite, mais à partir de déterminations précises qui récusent toute instance dernière, toute autorité absolue.

Pouvons-nous vivre sans la recherche d'un tel approfondissement religieux ?

Est-ce qu'à cause du progrès le développement des sciences est vain ou superflu ?

En aucun cas notre jugement ne doit être influencé par les tendances actuelles qui se figent en orthodoxies.

C'est au nom de l'essence même de l'être, pour que l'on ne réduise pas l'esprit humain que j'oppose à la prophétisation freudienne d'un *Avenir d'une illusion* ma propre conviction dont le fondement est psychologique et non prophétique et qui revient à stigmatiser « l'illusion d'un tel avenir ». Je suis heureux que fondamentalement les idées de Freud et les miennes convergent. Nous visons tous deux un but commun, lui, avec perspicacité et génie ; moi, avec mes modestes facultés. Son Dieu Logos, c'est-à-dire ce qu'il entend par intellect, est pour lui l'objectif « probable » (*sic*) de l'amour humain pouvant atténuer la souffrance.

Quant à moi, je conçois mon Dieu Logos, en référence au chapitre premier de l'Évangile selon saint Jean, comme la sagesse et l'amour de Dieu. Le but est semblable mais, plus encore que Freud dont les idées sont très influencées par Schopenhauer, la création de valeurs positives et extérieures. Le critère de vérité des chrétiens n'est pas la connaissance religieuse. Le vers 35 de l'Évangile selon saint Jean (John. 13) exprime d'ailleurs tout autre chose : « *Chacun reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres.* »

Au risque de passer pour un radoteur, je déclare encore une fois qu'à la lumière de tout ceci Freud, par sa conception de l'existence et l'œuvre de sa vie, prend le pas sur de nombreux chrétiens confirmés qui le considèrent, comme il le fait lui-même, comme un païen. Et c'est ainsi que *L'avenir d'une illusion* et « L'illusion d'un avenir » se trouvent réunis par une foi puissante dont le credo est : « *La vérité seule vous libérera !* »

(Traduit de l'allemand par Claude LORIN.)